

# LA TERRE ET LA VIE

REVUE D'HISTOIRE NATURELLE

ANNEE 1953 - N°3

JUILLET-SEPTEMBRE



Publiée par la  
**SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION**  
57, Rue Cuvier - PARIS

---

Publication trimestrielle

100<sup>e</sup> ANNÉE - N° 3 - JUILLET-SEPTEMBRE 1953

---

## SOMMAIRE

OLIVIE (G.). — <i>Le Grand Cerf d'Endsleigh</i> .....	127
-AUBERT DE LA RÛE (E.). — <i>Sur la répartition des grandes colonies de Manchots de la péninsule Courbet (Archipel des Kerguelen)</i> .....	<del>132</del>
-VARALDI (M.). — <i>Quelques observations sur les mœurs des Lézards du Maroc</i> .....	<del>135</del>
PETTER (F.). — <i>Une question d'actualité : Myxomatose et Acclimatation</i> .....	<del>144</del>
ENGELBACH (Dr. P.). — <i>Les Oiseaux d'Angkor et leur identification sur le terrain</i> .....	148
Variétés .....	167
Bibliographie .....	168

Rédaction : Dr. F. BOURLIÈRE, 8, rue Huysmans, Paris (6<sup>e</sup>)

Administration : Société nationale d'Acclimatation  
57, rue Cuvier, Paris (5<sup>e</sup>)

Compte Chèque Postal, Paris 61-39

Téléphone: Port-Royal 31-95

Le Secrétariat est ouvert au siège les lundi, mercredi et vendredi, de 15 à 17 heures

# LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION ET DE PROTECTION DE LA NATURE

Fondée en 1854, reconnue d'utilité publique le 26 Février 1856.

---

La *Société Nationale d'Acclimatation* est un groupement de savants et d'amateurs, tous amis désintéressés de la Nature, dont le but est de concourir au perfectionnement des animaux et des végétaux utiles et d'ornement, de protéger les richesses naturelles menacées et d'étudier la faune et la flore indigènes et exotiques.

Par ses conférences, ses séances d'études, ses excursions, ses publications, son déjeuner annuel exclusivement réservé à ses membres et les récompenses qu'elle décerne, elle contribue aux progrès de la Zoologie et de la Botanique pures et appliquées. Sa *Réserve zoologique de la Camargue* vise à conserver dans son état naturel une des régions de France les plus pittoresques et les plus intéressantes. Par l'ensemble de ses activités la Société d'Acclimatation s'efforce ainsi d'apporter une contribution nouvelle au bien-être général.

## CONSEIL D'ADMINISTRATION pour 1953

*Président* : M. R. DE VILMORIN.

*Vice-Président honoraire* : M. LOYER.

*Vice-Présidents* : MM. GUINIER; BRESSOU; ROUSSEAU-DECELLE;  
BOURDELLE.

*Secrétaire général* : M. DECHAMBRE.

*Secrétaire général aux publications* : M. BOURLIÈRE.

*Secrétaire du conseil* : M. DORST.

*Secrétaire des séances* : M. LEMAIRE.

*Secrétaire à l'intérieur* : M. OLIVIER.

*Secrétaire pour l'étranger* : M. POHL.

*Trésorier* : M. BROCHART.

*Archiviste bibliothécaire* : M. LUNEAU.

*Membres du Conseil* : MM. CHOUARD; BLANCHARD; Marc THIBOUT; THÉVENIN; GUBET; Michel THIBOUT; GUILLAUMIN; BERTIN; FONTAINE; ETCHÉCOPAR; MASSELIN.

Cotisation pour 1953 : 800 francs

◆  
Wallon • Vichy  
◆

## LE GRAND CERF D'ENDSLEIGH

par Georges OLIVIER

On considère généralement et non sans raison que les cerfs vivant à l'état sauvage dans les Iles Britanniques ne présentent pas de têtes aussi remarquables que celles qu'on peut rencontrer sur le continent. Les Cerfs d'Ecosse en particulier, sauf exceptions et malgré la disposition particulièrement esthétique de leurs bois ont une tête plus ou moins grêle du fait du milieu dans lequel ils vivent et souvent aussi d'une sélection pour le moins défectueuse.

Aussi est-il curieux de constater que pour des raisons assez inexplicables, certains animaux des Iles Britanniques aient pu se classer parmi les plus beaux cerfs connus et le Grand Cerf d'Endsleigh en constitue un exemple surprenant.

Ce fut la découverte faite en mai 1947 d'un beau bois gauche de huit pointes dans les bois d'Endsleigh près de Launceston (South Devon) qui révéla la présence en cet endroit d'un animal que tout le monde ignorait. Ce bois paraissait assez vieux, mais personne ne se souvenait avoir vu, même depuis longtemps, un cerf portant une aussi belle tête, dans cette région qui est une de celles du Sud-Ouest de l'Angleterre où il se trouve des cerfs à l'état absolument sauvage. Pendant l'époque du rut, les cerfs ne restaient jamais dans les bois d'Endsleigh, mais se rendaient ailleurs à la recherche de biches et en particulier au Parc de Werrington — où il s'en trouvait — situé à une vingtaine de kilomètres de là. Ce parc qui est la propriété du Commander A.M. Williams, a une superficie d'environ 200 hectares et il s'y trouve un certain nombre de cerfs et de daims, les premiers n'excédant presque jamais une vingtaine d'individus dont la majorité est composée de biches et de faons, à l'exclusion de cerfs entièrement adultes. Le propriétaire a toujours compté sur les cerfs de l'extérieur pour assurer la reproduction, les clôtures du parc permettant à un cerf en rut de les franchir, tout en interdisant par contre aux biches de sortir. Le Commander Williams tirait généralement

les cerfs qui s'étaient ainsi introduits, après leur mission remplie, afin d'éviter que les fermiers des alentours ne lui réclament des indemnités pour dommages causés par des cerfs « échappés du parc ».

Entre 1920 et 1930, le meilleur animal ainsi tué était un cerf portant 20 mal semés; en 1946, Mr. W. Miller, de Launceston, tua un très bon 14 juste à l'extérieur du parc et le Commander Williams un autre 14, encore meilleur, dans le parc même, en 1948

Revenons à la découverte du bois faite au printemps de 1947. Quelques jours plus tard un autre bois gauche, nouvellement mué et portant 12 pointes magnifiques, fut trouvé tout près de là; si le bois droit était semblable, il se trouvait donc dans les bois d'Endsleigh un grand cerf portant 24; personne cependant ne l'avait jamais aperçu. On fit des recherches renouvelées pour retrouver le bois droit, mais en vain; cependant un autre vieux bois, toujours de gauche, fut trouvé: c'était celui de la tête de 1945, et il comptait 10 andouillers. Ce fut à cette époque, au début de juin, que le Duc de Bedford, propriétaire d'Endsleigh, aperçut le premier, l'animal qui les avait portés; le 8 juin, ce dernier fut encore vu, mais ensuite il demeura secret comme par le passé.

Aussi longtemps que ce Cerf demeurerait à Endsleigh, il ne courrait aucun danger, mais il était à craindre qu'à l'automne il devint enfin connu et que son magnifique trophée excitât les désirs des veneurs et chasseurs. Le Duc de Bedford en parla à ceux qui fatalement un jour ou l'autre devaient connaître son existence et tous furent d'accord pour l'épargner. En septembre 1948, le Grand Cerf disparut d'Endsleigh; fin octobre on y revit son vol-ce-l'est, mais jusqu'à la fin de l'année, il demeura absolument invisible. Vers la mi-janvier, ses traces ayant à nouveau été repérées à Endsleigh, il fut décidé de procéder à des battues dans le but de le voir avec ses bois entièrement refaits, les vues qu'on avait eues de lui ayant pris place lorsqu'il les avait en velours. Ces battues très méthodiquement conduites par un temps idéal ne permirent cependant pas de l'apercevoir, même fugitivement, bien qu'on relevât beaucoup de ses traces toutes fraîches; celles-ci étaient d'ailleurs bien les siennes car au début d'avril on trouva ses deux bois de 1947, totalisant 21 pointes.

C'est vers cette époque que le Duc de Bedford décida de tenter d'obtenir quelques produits de ce Grand Cerf pour les transporter ensuite dans son parc de Woburn Abbey; à cet effet, il fit construire dans les bois d'Endsleigh un enclos d'environ 4 hectares comportant sur son

périmètre des dispositifs permettant aux cerfs de le franchir, puis y fit placer des biches; malheureusement tout cela ne fut terminé que lorsque le rut de 1948 était déjà très avancé.

Pendant l'été de 1948, le Grand Cerf ne fut pas aussi secret que précédemment et en différentes occasions des bûcherons eurent l'occasion de le voir. Ils retrouvèrent aussi un bois de mue de sa tête de 1944.

Comme à l'ordinaire, à l'approche de la saison du rut cette même année, il quitta Endsleigh et fut observé dans Werrington Park, ainsi que deux autres cerfs dont le beau 14, tué comme dit précédemment par le Commander Williams.

Fin octobre, l'enclos étant achevé, on y installa cinq biches en provenance de Woburn; l'une d'elles réussit à s'en échapper, mais un jeune cerf pénétra pour rejoindre ses compagnes. Bien qu'on ait eu souvent l'occasion de relever ses traces à Endsleigh, le Grand Cerf n'y fut cependant pas revu jusqu'à la fin de l'année.

Les deux bois de sa tête de 1948 furent trouvés en avril 1949, plus beaux encore que ceux de la tête précédente; ils portaient 20 andouillers parfaitement développés et un 21<sup>m</sup> endommagé. Ce fut en mai qu'on décida de capturer le jeune cerf de l'enclos pour l'envoyer à Woburn comme éventuel époux d'une jeune biche, capturée l'année précédente dans le Parc de Werrington, parce qu'on avait supposé qu'elle était fille du Grand Cerf. Malheureusement, le jeune cerf poursuivi se rompit le cou sur la clôture.

Lors du rut de 1949, le Grand Cerf abandonna une fois encore Endsleigh pour Werrington, sans avoir prêté attention aux biches de l'enclos, qu'allait par contre retrouver un jeune cerf portant une tête très ordinaire, qui l'accompagnait. Un autre cerf, un jeune 10, tourna autour mais sans y pénétrer, lui non plus.

Vers la mi-décembre, le Grand Cerf s'en revint à Endsleigh, mais fut encore plus discret qu'auparavant, car il fallut attendre le mois de mars avant qu'il n'ait été aperçu par quiconque, et dédaignant les friandises déposées à son intention autour de l'enclos. Le jeune cerf s'y trouvant fut capturé en mars et transféré à Woburn où on le mit en compagnie de la biche en provenance de Werrington.

En mai 1950, deux autres bois furent découverts: l'un portant 8 andouillers, provenait de la tête de 1944; l'autre de gauche, et récemment mué, portait 12 pointes, malgré toutes les recherches, le second de la même tête resta introuvable.

Une ou deux fois pendant l'été, on vit le Grand Cerf sur le domaine d'Endsleigh, mais quand revint le temps du rut il préféra une fois encore les biches de Werrington à celles de l'enclos, et il fut aperçu à plusieurs reprises dans le Parc durant le mois d'octobre. Vers le 15 novembre, il le quitta et revint à Endsleigh où, à la surprise de tous, il sauta tout droit dans l'enclos. A l'intérieur de celui-ci se trouvaient à cette époque, six biches, six faons (produit du jeune cerf transféré à Woburn), ainsi qu'un autre cerf qui y avait pénétré en octobre.

Malheureusement, soit en franchissant l'enclos, soit peu de temps après l'avoir franchi, le Grand Cerf s'était blessé à la colonne vertébrale ; il tenait maintenant la tête basse et quelques jours après, avant qu'on ait pu le libérer, il fut trouvé mort. Ce fut pour le Duc de Bedford un grand désappointement, car c'était lui qui, ayant fait tout ce qui était possible de faire pour le sauvegarder, était en définitive le responsable indirect de sa fin tragique ; il n'est que vrai de dire que s'il ne lui avait pas porté autant d'intérêt qu'il le fît, son protégé aurait certainement été tué auparavant. Mr. G. Kenneth Whitehead qui l'examina et auquel je suis redevable, ainsi qu'à « Country Life », de tout ce qui vient d'être dit, estime que cet animal était alors âgé de douze ou treize ans.

Une double question se pose : comment, d'une part, peut-on expliquer le développement remarquable des bois de ce cerf ? d'autre part, est-on en droit d'affirmer qu'il était d'origine strictement sauvage ?

Aux environs d'Endsleigh, la nourriture qui peut s'offrir à des animaux sauvages est à la fois extrêmement riche et abondante, tant dans les bois d'alentour qu'en ce qui concerne les récoltes. D'ailleurs, comme on l'a pu voir ci-dessus, les deux « quatorze » tués par Mr. Miller et par le Commander Williams, peuvent compter parmi les têtes les meilleures obtenues depuis longtemps dans la région Ouest de l'Angleterre, où l'on rencontre des animaux surclassant d'une façon générale ceux d'Ecosse à ce point de vue.

Mr. Whitehead ne pense pas qu'il y ait eu une quelconque ascendance d'animaux de Parc pour le Cerf d'Endsleigh. Il ne se trouve, en effet, aucun parc de cerfs en Devon, Cornouailles ou Somerset. Il ne semble pas possible, non plus, que des animaux échappés d'Ashton Court, à près de 200 kilomètres de là, aient pu arriver jusqu'à Endsleigh, d'autant plus que pour ce faire ils auraient du traverser les Quantock Hills où les hardes de cerfs sauvages y vivant les auraient certainement retenus. Il se trouve bien deux parcs avec des cerfs dans



Le Charles, imp.

Cliché communiqué par M. M. G.A. Best et A.D. Tryon

**Le grand cerf d'Ensleigh**

le Dorset, à Melbury et à Charborough, mais la région les séparant d'Endsleigh semble bien interdire toute émigration vers ce dernier point.

On peut toujours supposer, évidemment, que le Cerf en question soit né dans le Parc de Werrington et s'en soit échappé à un très jeune âge; dans ce cas cependant, il faut tenir compte que son père aurait été un cerf sauvage, car antérieurement à 1930 — ce qui correspond à sept ans avant la naissance du Cerf d'Endsleigh — ce furent toujours des cerfs sauvages qui vinrent à l'époque du rut, saillir les biches du parc. Par ailleurs, les cerfs qui furent lâchés à l'origine étaient des animaux sauvages en provenance de Strathraich, dans le Ross-Shire. On peut donc admettre que le Cerf d'Endsleigh était bien un cerf sauvage, ayant — même dans les suppositions les moins favorables — bien moins de sang de cerfs de Parc que beaucoup des plus fameuses têtes en provenance d'Ecosse, où il a été libéré beaucoup d'animaux de Parc ainsi que des Wapitis.

Il a été obtenu tant en Ecosse que dans le Sud-Ouest de l'Angleterre de très beaux trophées, mais aucun de ceux-ci n'approche de celui d'Endsleigh pour le poids et le nombre d'andouillers. Il est vraisemblable cependant que d'autres têtes aussi remarquables aient été obtenues dans les temps passés, mais comme dans les Iles Britanniques on ne s'est intéressé à cette question qu'au cours du XIX<sup>m</sup>e siècle, elles sont passées inaperçues.

Tel qu'il se présente, le Cerf d'Endsleigh est digne de comparaître avec les plus belles têtes du continent; c'est pourquoi nous en donnons ci-contre une photographie que nous devons à l'amabilité de Mr. Gerald A. Best et de Mr. A. D. Tryon. A ceux-ci, comme à Mr. G. Kenneth Whitehead et à *Country Life*, je renouvelle ici mes remerciements.

SUR LA REPARTITION DES GRANDES COLONIES  
DE MANCHOTS DE LA PENINSULE COURBET  
(ARCHIPEL DES KERGUELEN)

Par E. AUBERT DE LA RÛE

*Conseiller scientifique des Terres Australes  
et Antarctiques françaises*

En longeant par mer, en 1929, les côtes de la péninsule Courbet, dans la partie orientale de l'archipel, j'avais pu repérer à distance la présence de plusieurs immenses colonies de Manchots. Si j'ai pu alors identifier les Manchots royaux peuplant les côtes basses s'étendant entre le cap Digby et la pointe Charlotte, il ne m'a pas été possible, par contre, de reconnaître l'espèce occupant la partie du littoral comprise entre la baie Accessible et le cap Cotter.

Récemment, de décembre 1951 à janvier 1953, j'ai été amené à entreprendre par terre la reconnaissance complète de cette très vaste péninsule et j'ai pu suivre à cette occasion ses rivages. Les quatre espèces de Manchots fréquentant l'archipel de Kerguelen y sont représentées et s'y trouvent en nombre nettement plus considérable que dans tout le reste du pays.

L'espèce, de beaucoup la plus nombreuse, est le Gorfou doré (*Eudyptes chrysolophus*), le Macaroni des Anglais, dont j'ai sommairement dénombré près d'un million d'individus rassemblés en 5 rookeries principales, espacées sur une dizaine de kilomètres, entre le cap Cotter à l'Est et l'entrée de la baie Accessible à l'Ouest. La principale d'entre elles, entre la pointe des Cabanes et le cap de Chartres, s'étire sur près de 1 km. et réunit approximativement 350.000 Manchots. Les autres ont de 50.000 à 200.000 individus.

Ces colonies de Gorfous dorés présentent à peu près toutes la même disposition, occupant de longs amphithéâtres, tournés vers le large, en bordure immédiate du rivage et sont limités par une haute enceinte de tourbe. Elles sont uniquement formées par *E. chrysolophus*, es-

pèce migratrice arrivant vers le milieu d'octobre pour nicher dans les premiers jours de novembre. Le 6 novembre 1952, un certain nombre de femelles avaient commencé à pondre. J'ai vu également ces colonies au milieu de février et les jeunes, déjà grands mais n'ayant pas achevé leur mue, n'allaient pas encore à la mer et étaient groupés en garderies. L'époque du départ est incertaine, mais doit se situer en mars ou avril. Aucun autre Manchot ne se mêle aux Gorfous dorés, mais il existe à proximité de la rookerie de la pointe des Cabanes une colonie de Papous. Seuls des groupes de Cormorans nichent en quelques points parmi les Gorfous dorés. De nombreux oiseaux prédateurs (*Chionis minor*, *Catharacta skua Lönnbergi*, *Macronectes giganteus*) se tiennent à proximité.

Les Manchots royaux (*Aptenodytes patagonicus*) forment au cap Digby deux grandes colonies, dont la principale groupe environ 10.000 individus et occupe un cirque tourbeux très comparable à ceux des Gorfous dorés. Une autre rookerie de Royaux, beaucoup plus considérable, de l'ordre de 40.000 individus, est installée plus au Sud, à l'embouchure de la rivière des Manchots, près du cap Ratmanoff. Les Manchots royaux sont sédentaires et la ponte débute en fin décembre. En janvier j'ai trouvé toutes les femelles couvant et au début de février les premières naissances venaient d'avoir lieu. Des groupes d'adultes se tiennent à l'époque de la mue (octobre à mars) très en retrait de la rookerie, dans les plaines voisines et également à l'écart le long du littoral. La mue des jeunes ne s'achève qu'en fin novembre, mais on en voit quelques rares, nés l'année précédente, qui conservent encore leur duvet brun au mois de janvier suivant.

La troisième espèce de Manchot, le Papou (*Pygoscelis papua*), très commun, forme généralement de petites colonies de 50 à 350 individus, installées assez souvent un peu en retrait du littoral sur des terrains recouverts de végétation. Elles ont toujours une allure assez lâche. On les rencontre sur toute la périphérie de la péninsule, partout où la côte n'est pas rocheuse. Ce Manchot est également sédentaire. J'ai pu constater qu'il niche chaque printemps généralement en des points quelque peu différents de l'année précédente. De tous les Manchots des Kerguelen, le Papou est celui dont la ponte est la plus précoce, débutant dès la fin d'août, les premiers poussins naissant le 18 octobre (1952).

Le quatrième Manchot que l'on rencontre aux Kerguelen est le Gorfou sauteur (*Eudyptes crestatus*), qui est migrateur, arrivant en fin octobre pour repartir vers la fin de mars. La ponte débute en novembre et les pre-

mières naissances s'observent au début de janvier. Le Gorfou sauteur recherche les côtes rocheuses et escarpées, s'installant habituellement pour nicher parmi des éboulis chaotiques. On le rencontre par petits groupes de quelques dizaines, mais également en colonies de plusieurs centaines. Les Gorfous sauteurs manquent complètement sur toute la côte Est de la péninsule qui est généralement basse et plate, mais sont très communs partout ailleurs, de même qu'autour de plusieurs îles du golfe du Morbihan. La colonie la plus importante, réunissant plusieurs milliers d'individus, se situe dans les escarpements immédiatement à l'Est du cap Kidder, non loin de la pointe Mollo. Les Chionis et parfois des groupes de Cormorans, sont les commensaux habituels des rookeries d'*E. crestatatus*.

Il est intéressant de noter que les deux espèces de Gorfous citées ne s'éloignent jamais, sauf pour aller à la pêche en mer, de leurs lieux de nidification. Au contraire, le Papou, de même que le Manchot Royal, se déplacent constamment et l'on rencontre tout autour de la péninsule, mais surtout pendant l'été, des groupes isolés de ces deux Manchots.

Ayant eu l'occasion, au cours de mes quatre séjours dans l'archipel, de faire le tour à peu près complet de celui-ci, je constate que c'est certainement sur la périphérie de la péninsule Courbet que les Manchots sont le plus nombreux. Nulle part ailleurs je n'ai observé *E. chrysolophus*. En dehors de cette partie de l'archipel, la plus grande rookerie de Manchots que je connaisse est celle du cap Bourbon, à l'extrémité SW de la grande terre. Je l'ai vue seulement du large, mais pense qu'il s'agit de Manchots royaux, la côte étant basse en cet endroit et du genre de celles que recherche cette espèce. Je rappellerai pour terminer qu'une autre importante rookerie de Royaux a été signalée autrefois à la baie de l'Oiseau, tout à fait dans le Nord du pays.



Le Charles, imp.

Photo Aubert de la Rüe

**Rookerie de Gorfous dorés**  
entre le cap Cotter et la baie accessible. (Iles Kerguelén)



Le Charles, imp.

Photo Aubert de la Rüe

**Rookerie de Manchots Royaux**  
Cap Digby (Iles Kerguelen).

## QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES MŒURS DES LEZARDS DU MAROC

par Marcel VARALDI

*Correspondant du Muséum National  
d'Histoire Naturelle de Paris*

Je n'ai pas la prétention de citer ici des faits nouveaux ou inédits, j'expose simplement les quelques observations que j'ai pu faire durant les années au cours desquelles j'ai parcouru la partie Sud-Sud-Ouest du Maroc à la recherche de Lézards, tant pour les envoyer vivants au Vivarium que pour me constituer une collection personnelle.

*Les Scincides.* — Parmi les diverses espèces de Sauriens qui composent la faune erpétologique du Maroc, les Scincides sont très certainement les plus riches en couleurs et les plus beaux. De tous les lézards, ce sont les plus fins, les plus stylisés même, de véritables œuvres d'art.

Chez les Chalcides, point de modification de livrées; les couleurs dont la Nature les a dotés, ils les ont à titre définitif et une fois préparés au formol pur, ils les conservent.

J'ai recueilli au Maroc quatre espèces de Seps Chalcides :

(1) Le Seps Chalcide à trois doigts, *Chalcides tri-dactylus* Laurenti, (II) Le Seps Chalcide à quatre doigts, *Chalcides mionecton* Boettger, (III) Le Seps Chalcide rayé à quatre doigts, *Chalcides lineatus* Leuckart, (IV) Le Seps Chalcide à cinq doigts, *Chalcides ocellatus polylepsis* Blgr.

Les trois premières m'ont paru plus rapides que la dernière. Pour s'emparer de ces lézards, le naturaliste doit avoir les réflexes prompts : soulever la roche, apercevoir l'animal, déposer la roche et saisir le Seps avant qu'il ne disparaisse; tout cela doit être fait avec la plus grande rapidité. Au moindre retard, le Seps « plonge » dans le sable et fuit.

Le terme « plonger » est employé ici dans toute sa force ; en effet dès que ce saurien se voit découvert il s'enfonce dans le sol meuble, sur place, en effectuant un très léger bond. Un monticule, d'un centimètre environ, se forme sur le point de pénétration, il se prolonge sur quatre ou cinq centimètres, indiquant ainsi la direction suivie par le Seps et son mouvement de pénétration, en oblique par rapport au niveau du sol.

Le naturaliste n'a plus qu'à saisir le sable à pleine main et à l'ouvrir dans un filet, genre filet à papillons mais d'un modèle plus réduit, le sable s'écoule et le Chalcide reste pris. Mais si ce geste n'a pas été assez vif, le Seps est à jamais perdu. Il parcourt ainsi, sous terre, une distance qui peut atteindre deux mètres ; sortant un tiers environ de son corps, il disparaît de nouveau si tout danger ne lui semble pas écarté.

Les jeunes, par contre, ne cherchent pas refuge sous le sable ; mis à jour, ils courent en rond, dans l'empreinte faite par la roche sur le sol. Ils y courent vers la droite puis vers la gauche ou inversement et sans avoir l'idée de gravir la pente pour fuir le chasseur.

Cette manière d'agir, contraire à celle des adultes, s'explique, peut-être, par le fait qu'ils ne possèdent pas encore la force nécessaire pour pénétrer et avancer dans le sol qui offre une résistance certaine.

J'ai dit plus haut que le Seps Chalcide à cinq doigts m'a paru plus lent. Il ne plonge pas en effet mais prolonge plutôt sa course sous le sol. En effet, il parcourt, tout d'abord, deux ou trois centimètres avant de s'enfoncer ; à l'encontre des précédents, qui serpentent et ne se servent pratiquement que fort peu de leurs membres, lui, se déplace en marchant.

Plus gros que ses cousins, d'une ligne moins effilée, il se rapproche plus par ses formes générales et son mode de déplacement du type « lézard » tel qu'on se le figure généralement.

Un jour, à Ras Taffelnet, le 28 mai 1950 exactement, quel ne fut pas mon étonnement de voir des Seps à cinq doigts de couleur grise unie. Deux m'ont échappé, mais j'en récoltais un troisième. De retour à Marrakech, et après l'avoir endormi à l'éther, je l'étudiais longuement à la loupe. Je croyais déjà avoir découvert une espèce nouvelle. Cependant je m'aperçus que ce revêtement gris, qui faisait mon bonheur et devait m'apporter la gloire, manquait par endroit. Avec un morceau de coton, imbibé d'éther, j'essuyais le reptile ; cette peau grise s'enlevait sans difficulté et les couleurs habituelles apparurent entièrement sur tout le corps, brillantes de tout leur éclat nou-

veau. Simple dimorphisme saisonnier — petite leçon de modestie.

C'est à Djorf-El-Youdi (Safi) et uniquement là, que j'ai récolté des Seps Chalcides à trois doigts; ils paraissent y constituer une importante colonie; quant aux Seps Chalcides à quatre doigts et aux Seps rayés à quatre doigts, j'en ai recueillis à Djorf-El-Youdi également, ainsi qu'au Cap Blanc (Mazagan) et à Marrakech. J'ai récolté des Seps à cinq doigts à Ras Teffelnet où ils sont en nombre appréciable et à Marrakech.

L'Euméces *Eumeces algeriensis* Peters, forme *meridionalis* Nob. est un lézard arlequin. Pourquoi ne pas lui attribuer en effet ce surnom Il existe bien, en Amérique Centrale et principalement au Mexique un Serpent-Arlequin (*Micrurus fulvius* Linné). La robe de l'Euméces est assez riche de couleurs pour qu'il mérite également cette dénomination et ces couleurs, il les conserve intactes une fois piqué au formol pur.

Lorsque le naturaliste soulève une roche sous laquelle se trouve un de ces lézards, les réactions de celui-ci sont assez bizarres. Tout d'abord, il semble manifester un certain étonnement de se voir ainsi découvert et stupéfait, il contemple le naturaliste, puis il s'affole, ce qui le fait se mouvoir sur place, d'un côté et de l'autre, comme s'il hésitait à prendre telle ou telle autre direction pour fuir l'importun; enfin il part se réfugier sous une autre roche.

Je précise, en employant ici une formule toute faite, que tout cela a lieu « en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire ».

Un jour à Kasbah El Oumenast (Amizmiz), je soulevais une roche sous laquelle s'ouvrait une galerie. A une distance de huit ou dix centimètres environ, j'aperçus la tête d'un Euméces. L'entrée était bien trop étroite pour me permettre d'y introduire la main; d'autre part, je n'osais creuser pour élargir l'ouverture, craignant que ce couloir ne se prolonge plus profondément sous la colline et que je sois dans l'impossibilité d'y poursuivre le lézard jusqu'à l'extrémité de sa retraite. Je déposais doucement la roche et évitais de faire par la suite le moindre mouvement. Bien m'en prit. L'Euméces, surpris de voir le toit de son logis disparaître, voulut sans doute se rendre compte par lui-même de ce qu'il en était advenu et sortit.

M. F. Angel, dans son *Petit Atlas des Amphibiens et Reptiles* écrit : « On le rencontre... particulièrement dans les vieilles carrières, les ravins incultes... ». Mais ce n'est pas dans une vieille carrière que j'en recueillis bon nombre au cours d'une seule après-midi, mais dans un douar en ruines, ce qui revient pratiquement au même, du fait

de l'amoncellement de blocs de pierres. C'est aussi sur les flancs escarpés des replis montagneux de l'Atlas et des falaises qui bordent la côte de l'Océan que j'en ai récolté le plus. Le douar abandonné dont il est question plus haut, est d'ailleurs situé sur les pentes d'une colline.

Les indigènes l'appellent « tête-vache »; ils croient que ce lézard se glisse la nuit sous les vaches pour se nourrir de leur lait. Cette croyance est absolument erronée. Si le chaouia trouve l'un d'entre eux sous l'une de ses vaches, à l'aube, au moment du départ du troupeau vers le lieu de pacage — ce qui est d'ailleurs fort possible — c'est que ce lézard s'est glissé sous ce ruminant uniquement pour y trouver la chaleur qu'il prodigue.

Les Euméces qui habitent le long du littoral marocain sont d'une taille supérieure à ceux qui habitent l'intérieur des terres et notamment l'Atlas. Les premiers mesurent communément de trente à trente-cinq centimètres; j'en ai recueilli un, à Oualidia (11 juin 1950), de 455 millimètres, alors que ceux de l'Atlas ne dépassent guère 25 centimètres, aucun n'atteignant les 30 centimètres (ou très exceptionnellement).

J'ai été mordu plusieurs fois, au cours de leur capture par des Euméces; leur dentition pleurodonte peut en effet infliger de profondes blessures. Jamais je n'ai pris de soins spéciaux à la suite de ces morsures et jamais je n'ai ressenti le moindre malaise, ce qui prouve, si besoin était, combien ces sauriens sont inoffensifs.

L'Euméces s'apprivoise avec une relative facilité; cependant il reste toujours craintif et fuit son maître lorsqu'il s'approche trop près de lui, sans toutefois aller jusqu'à se réfugier sous un couvert. On a l'impression qu'il agit là, non par peur, mais plutôt parce qu'il lui déplaît d'être saisi. En hiver, durant les journées chaudes et s'il est exposé au soleil, il prend quelque nourriture. Il s'en abstient totalement dès que la température baisse, les jours de pluie par exemple. Le son de la voie humaine éveille alors son attention mais sans plus. Je ne puis affirmer s'il reconnaît son maître.

*Les Agamides.* — L'Agame *Agama agama* Linné, forme *Bibroni* A. Dumeril, n'est pas un joli lézard; il ne peut réellement pas prétendre à aucun qualificatif flatteur, mais il présente un intérêt, son homochromie. Lorsqu'on parle d'homochromie, le seul nom de lézard qui vient tout naturellement à l'esprit est celui du Caméléon. L'Agame, sans avoir les possibilités de changer les couleurs de sa livrée comme peut le faire le Caméléon, a cependant certaines possibilités d'homochromie.

Un jour, dans l'Atlas, après avoir garé la voiture dans un sentier, j'étais parti à travers la montagne à la recherche de tout ce qui vit et peut être capturé. Ma femme était restée auprès de l'automobile, lisant, ne désirant pas, ce jour-là, me suivre selon son habitude. Je recueillis un très bel Agame et le mis dans une boîte en fer dont l'intérieur était rouillé; cela ne fut pas fait intentionnellement mais parce que cette boîte était la première qui, dans ma sacoche, s'était offerte à moi. Un moment après, pour la pause horaire, je revins et voulus faire admirer ma prise à ma femme. La boîte ouverte, l'Agame nous apparut couleur rouille, conservant cependant les taches foncées qui ornent son corps.

De retour à Marrakech le soir, il présentait encore cette même coloration.

Mis à jour, l'Agame se précipite vers une autre roche mais si l'interstice entre celle-ci et le sol est par trop étroit pour lui permettre de se glisser entièrement, il suffit que sa tête soit couverte pour qu'il se sente en parfaite sécurité. Au début d'une matinée, le 18 novembre 1950, au plateau du Khiq (Asni) je trouvais deux Agames sous la même roche, un couple peut-être. Tous deux coururent aussitôt chercher refuge, chacun sous une roche différente; pour l'un, je procédais de la manière habituelle, pour l'autre, la tête et les épaules seules étaient dissimulées; je n'eus qu'à le saisir, sans qu'il manifeste le moindre mouvement de fuite à mon approche.

Les Agames sont très répandus au Maroc. On les rencontre en tous lieux, aussi bien dans l'Atlas que dans les plaines, à l'exception cependant des bords de l'Océan. Je ne veux pas dire qu'il n'en existe pas sur la côte, mais personnellement, je n'en ai jamais vu.

Je signale ici un fait qui me paraît assez curieux; j'ai trouvé, maintes fois, hibernant de concert sous la même roche, tant à Marrakech qu'au Djebel Guéliz, un Agame et un Platydactyle (*Tarentola mauritanica mauritanica* Linné), non l'un à côté de l'autre, mais l'un sur l'autre, le Platydactyle sur le dos de l'Agame.

La capture qui demande le plus de précautions est bien celle de l'Uromastix *Uromastix acanthinurus* Bell., non point dans la crainte d'une morsure mais bien à cause de la queue de l'animal. Alors que celle de la plupart des autres lézards est extrêmement fragile, la sienne, tout au contraire, est un moyen de défense dont il faut se garder.

Il m'est arrivé, un soir à Ouarzazate, d'avoir la peau d'un doigt en partie enlevée par un coup de fouet de cette queue.

C'est cependant le lézard marocain qui s'apprivoise le mieux. J'en ai gardé un, chez moi, quatre ans et onze mois. Il était devenu extrêmement familier. Je l'ai amené en France, lors d'un de mes congés, durant les mois de septembre et octobre 1948. Les tout premiers jours, il soufflait lorsque mon père, me voyant le saisir, voulut en faire autant; à la fin de la première semaine, mon père put le prendre comme moi; mon pensionnaire s'était habitué à lui.

Durant les périodes froides cet *Uromastix* n'a jamais hiberné. Je plaçais sa cage dans un lieu ensoleillé, mais ayant remarqué qu'il évitait les rayons directs du soleil, je mis une petite planche sur la moitié droite de sa cage; il s'y réfugiait aux heures d'insolation et y dormait la nuit venue. Il ne recherchait pas directement le soleil, mais la chaleur de cet astre lui était nécessaire pour vivre en hiver de cette même vie active qu'il menait en été, et cela, contrairement à ses congénères qui, en liberté, hibernent durant les mois froids.

Je lui renouvelais chaque matin sa salade dont il dévorait les feuilles extérieures, les préférant à celles du cœur. Les jours de pluie seulement, il ne prenait aucune nourriture. A Cavaillon (Vaucluse), je le lâchais dans un champ situé derrière la maison; il courait alors en tous sens, comme un enfant heureux de s'ébattre. Il y mangeait une sorte de plante grasse, dont il semblait être très friand.

Les jours de chergui (vent de sable), j'étais averti par lui, deux heures environ avant la bourrasque. Il s'enfouissait dans le sable qui garnissait le fond de sa cage; ayant remplacé ce sable par du papier, le jour de chergui venu l'*Uromastix* déchira le papier pour se glisser dessous.

Je l'avais appelé « Moujoud » (parfait, en arabe). Jamais il n'est venu à l'appel de son nom, comme peut le faire, par exemple, une tortue; mais il paraissait cependant être sensible au son de la voix humaine. Lorsque, par jeu, je lui adressais la parole, il tournait vers moi sa tête, en l'inclinant légèrement de côté. J'avais employé, avec lui, le même moyen qu'avec tous mes autres petits amis, tortue, écureuil palmiste, rats rayés, etc... En me plaçant à une faible distance de lui, je prononçais très distinctement son nom, en lui tendant une friandise. Alors que ce moyen a toujours pleinement réussi avec presque tous mes autres pensionnaires (les rats rayés exceptés), il s'est avéré inefficace avec lui.

Le 14 juillet 1951, je capturais un autre *Uromastix* à Taourirt (Ouarzazate). Avant de le piquer au formol, je

l'exposais au soleil; il prit, comme Moujoud le faisait journellement ainsi placé, une teinte dorée, avec de petits points ronds et bruns foncés sur le corps et la partie supérieure des membres. Endormi et préparé, il a gardé cette parure, mais très atténuée.

L'Uromastix n'adapte pas à proprement parler sa couleur à celle de son support, puisque la cage dans laquelle mes sauriens étaient enfermés, au moment de leur exposition au soleil, était verte. Ils changent simplement de couleur, sous l'influence, semble-t-il, de la chaleur.

*Les Chamaeleonides.* — Le *Chamaeleon vulgaris* Linné, est bien trop connu pour que je m'attarde longuement à son sujet. Je me bornerai donc à ne citer ici qu'un seul fait qui peut présenter un certain intérêt.

Le 2 décembre 1952, vers 15 h. 30 environ, dans les gorges de Moulay Brahim (Atlas), j'ai récolté un de ces lézards hibernant sous une roche. Je gravissais une pente assez escarpée et soulevais, comme de coutume toutes les grosses pierres que je rencontrais. Sous l'une d'entre elles, je vis remuer, une fois ôtée, de petits graviers qui obstruaient l'entrée d'une étroite galerie et jaillir l'extrémité d'une tête grise.

Ma première idée fut que je me trouvais en présence d'un *Platydactyle*; mais immédiatement je pensais que jamais je n'avais rencontré de ces lézards passant la période froide à l'intérieur du sol; de plus, ces lézards, une fois découverts, réagissent très rapidement, tandis que l'animal en question ne se mouvait qu'avec une extrême lenteur.

Je dégageais l'entrée et un tout petit Caméléon apparut. Il hibernait dans cette galerie, taillée à ses justes proportions et creusée, semblait-il, pour son usage personnel. Ce sujet pouvait avoir un an au maximum.

J'en terminerai avec les Caméléons en ajoutant que m'étant rendu à Imi N' Frit (Demnate) j'en récoltais un. Le soir en arrivant à Marrakech, j'extrayais mon caméléon de sa boîte, et le posais sur mon bras; sans en bouger il se livra alors à toute une symphonie de couleurs, modifiant les teintes et parures de sa livrée avec une grande rapidité.

Pourquoi ces transformations? La colère d'avoir été enfermé toute une journée dans une boîte inconfortable ou la joie de se retrouver au grand air?

Le caméléon est certainement de tous les lézards marorains celui qui manifeste le moins de crainte envers l'homme.

*Les Amphisbaenides.* — J'ai relaté en premier lieu les observations faites sur les Seps Chalcides qui, de tous les lézards, sont les plus rapides et donc les plus difficiles à capturer; je parlerai en dernier lieu des plus lents, ceux dont la récolte offre le plus de facilité. Le naturaliste qui est à la recherche des Trogonophides *Trogonophis wiegmanni* Kaup, forme *maroccana* Werner, et des Blancs Cendrés — *Blanus cinereus* Vandelli — n'a nullement besoin d'agir vite. Il peut prendre son temps; ces lézards sans pattes ne s'enfuient ni ne s'enfouissent pas de si tôt, ils resteront là, sur place, à attendre la main qui viendra les saisir.

Le Trogonophide est un lézard qui m'a paru rare, non pas dans les localités où on le trouve, mais par son aire de répartition restreinte. Il vit en effet le long des côtes de l'Atlantique, dans les parties sablonneuses et herbeuses. C'est par colonies qu'on le rencontre au Cap Blanc (Mazagan); je ne dis pas que chaque roche en dissimule un, mais presque. C'est généralement en contrebas, dans de légers replis de terrain qu'il élit de préférence domicile. Ce choix s'explique par son amour de l'humidité, la protection qu'ils apportent contre les vents du large, toujours froids, même en été. Il est à noter qu'en un tel endroit, ils abondent, alors qu'en tel autre, absolument semblable en tous points, ils manquent totalement.

Ce saurien modifie la teinte de sa robe lorsqu'il prend de l'âge; de tacheté blanc et noir, tel le damier d'un jeu d'échecs, il passe au tacheté de bleu et noir. Je ne sais d'ailleurs pas à partir de quel moment précis de sa vie, cette modification commence à se produire, mais je puis affirmer avoir recueilli des jeunes et des adultes dont la livrée était de couleur différente. Il ne peut s'agir là, en aucune manière, de deux formes ou variétés distinctes.

La roche soulevée, le Trogonophide ne bouge pas, il demeure immobile, semblant ne pas réaliser sa découverte; enfin après trois ou quatre minutes environ, il se décide à s'enfoncer dans le sol meuble. Cette pénétration, quoique lente, est nettement plus rapide que son avance sur le sol. Lorsque le naturaliste le soulève d'un seul doigt, il s'enroule autour de celui-ci très fortement; il paraît se complaire dans le creux de la main, probablement du fait de la chaleur et de l'humidité qu'il y trouve.

Mis dans une boîte avec plusieurs autres congénères, ces lézards se nouent les uns aux autres et forment une masse compacte. Pour les séparer, il est de beaucoup préférable de poser ce paquet vivant à même le sol; ils se dénoueront alors tout seuls; il ne faut pas chercher à les désunir, car on risquerait de les blesser, ces animaux étant

très fragiles. J'ai trouvé, en fin de journée, dans une de mes boîtes, un jeune étouffé, sans aucun doute, par les autres; ces amas peuvent comporter une bonne quinzaine d'individus.

Les indigènes, qui pourtant vivent près de la nature, confondent ces lézards avec des serpents. Un soir, dans une de ces petites hôtelleries de bled, désignée au Maroc sous le nom militaire de « cantine », mes compagnons de route m'ayant demandé si j'avais fait bonne chasse, je leur montrai les Trogonophides. Les serviteurs maures manifestèrent une stupeur et une terreur incroyables en me voyant manipuler de la sorte ce qu'ils tenaient pour des serpents. Ils dirent que j'étais un « Ait Sahoua », confrérie religieuse dont l'appartenance confère le pouvoir de présenter au public des serpents venimeux sans aucun danger; c'est à cette confrérie qu'appartiennent les charmeurs de serpents de la célèbre place Djemaa El Fnaa à Marrakech.

Des auteurs ont écrit que les Trogonophides s'enfouissent dans le sol lorsque la chaleur de jour augmente, et qu'ils sont principalement de mœurs nocturnes. Cependant, j'en ai recueillis à toutes heures de la journée (de 10 heures à midi et de 15 à 18 heures).

## UNE QUESTION D'ACTUALITE : MYXOMATOSE ET ACCLIMATATION

par F. PETTER

L'épidémie de Myxomatose qui atteint actuellement les lapins de garenne de France a pris des proportions telles que l'équilibre biologique naturel à notre pays risque d'en être fortement perturbé. Les déséquilibres de faunes ont des conséquences souvent imprévisibles; il est encore possible que l'agent pathogène en cause perde une partie de sa virulence ou qu'une souche plus résistante de lapins s'isole et permette un repeuplement ultérieur. Dans ces conditions, cependant, il est à craindre que la maladie ne persiste à l'état endémique et qu'un nouvel équilibre cyclique ne s'établisse dans les peuplements de lapins porteurs de virus : leur densité ne pourrait alors plus atteindre des valeurs de l'ordre de celles que l'on a connues avant l'épidémie.

Il est possible aussi d'envisager la disparition progressive du lapin de garenne si aucune réaction du virus ou de son hôte ne se manifeste. Les vaccinations pratiquées ne peuvent avoir qu'un effet limité dans le cadre d'une conservation partielle de la population sauvage ou des élevages domestiques.

La disparition éventuelle du lapin de garenne ou sa raréfaction plus ou moins durable ont des conséquences économiques importantes dont le bilan reste cependant difficile à établir : dans l'immédiat, si le gain est évident en ce qui concerne les plantations et les productions agricoles pour lesquelles le lapin est habituellement considéré comme un fléau, la perte n'est pas moins importante pour ce qui concerne la chasse et l'utilisation de ce gibier (viande, peau et poils). Les indemnités auxquelles donnaient lieu les dégâts causés aux cultures par les lapins doivent être logiquement compensées par l'utilisation ou la vente des produits que les lapins auraient mangés.

Quoi qu'il en soit, devant l'importance des intérêts en jeu il est permis de craindre que l'idée d'introduire une

espèce susceptible de remplacer le lapin ne soit venue à l'esprit de personnes mal informées des conséquences que pourrait avoir une telle introduction.

Le lapin de garenne appartient au genre *Oryctolagus* qui n'est représenté que par la seule espèce *O. cuniculus* répandue dans toute l'Europe. Les seuls Léporidés susceptibles de remplacer le lapin de garenne appartiennent au genre voisin *Sylvilagus* réparti sur le continent américain et dont certaines espèces s'accoutument de climats voisins du nôtre.

Si l'on n'a jamais mis en compétition de garennes européens et des « cottontails » américains, on sait cependant que ces derniers ont des possibilités vitales au moins aussi grandes que le lapin de garenne, et que leurs capacités d'adaptation et leur prolificité leur assurent largement dans leur pays le rôle ambigu de « gibier-nuisible » que tenait ici notre lapin.

L'introduction de *Sylvilagus* en France peut donc de ce point de vue n'avoir pas plus d'importance que n'en aurait eu le maintien du peuplement original en lapins de garenne. Mais rien ne permet malheureusement d'affirmer qu'il en serait ainsi, et le *Sylvilagus* peut pour des raisons imprévisibles établir en sa faveur un déséquilibre de faune dont les conséquences ne sont pas prévisibles.

Cependant certains des risques que ferait courir l'introduction de *Sylvilagus* sont prévisibles, et ils ont trait aux parasites qu'ils hébergent et aux maladies auxquelles ils sont sensibles. Un grand nombre de parasites internes et externes, et parmi ces derniers notamment, des vecteurs de maladies fébriles cycliques de l'homme et des animaux domestiques, ont pour hôte principal ou intermédiaire les *Sylvilagus* et chacun connaît l'importance que prennent les infestations parasitaires lorsqu'un déséquilibre de population en favorise l'extension. Par ailleurs la sensibilité des *Sylvilagus* à certaines maladies épidémiques peut faire courir à l'homme des risques certains. Particulièrement sensible à la tularémie, on peut prévoir que le rôle d'agent vecteur de cette maladie, qu'il pourrait jouer en France, aurait raison des lièvres qui n'ont pas été atteints jusqu'ici en raison de leur faible densité. Une espèce de *Sylvilagus* enfin est le réservoir de virus endémique de la Myxomatose au Brésil; la sensibilité des autres espèces est inconnue et un réservoir inapparent du virus de cette maladie ferait courir un risque permanent supplémentaire aux élevages de lapins domestiques.

L'introduction inconsidérée de *Sylvilagus* en France ferait donc courir des risques multiples à l'équilibre bio-

logique établi, risques dont les plus facilement prévisibles sont d'ordre épidémiologique.

Ainsi prévenus, il paraît nécessaire de proscrire strictement à l'échelle nationale une telle introduction et de favoriser la destruction rapide de tout *Sylvilagus* qui pourrait être libéré sur notre territoire.

L'apparence externe des *Sylvilagus* est celle de petits lapins et le caractère le plus net reste la tache blanche que montre l'animal à la partie inférieure de sa queue (« queue de coton »).

Les caractères anatomiques qui permettent de reconnaître les *Sylvilagus* peuvent surtout être appréciés par comparaison avec ceux du lapin (*Oryctolagus*) et des lièvres (*Lepus*) :

Caractères du crâne des adultes :

os inter-pariétal présent

orifice des choanes étroit : *Oryctolagus*.

(plus petit que 1/7 de la largeur bizygomatique)

orifice des choanes large : *Sylvilagus*

(plus grand que 1/7 de la largeur bizygomatique)

os inter-pariétal absent

orifice des choanes large : *Lepus*

Colonne vertébrale :

11 à 15 vertèbres caudales : *Sylvilagus*

13 à 15 — : *Lepus*

16 à 17 — : *Oryctolagus*

Sternum :

— 1<sup>re</sup> sternèbre avec crête bien marquée à la face externe

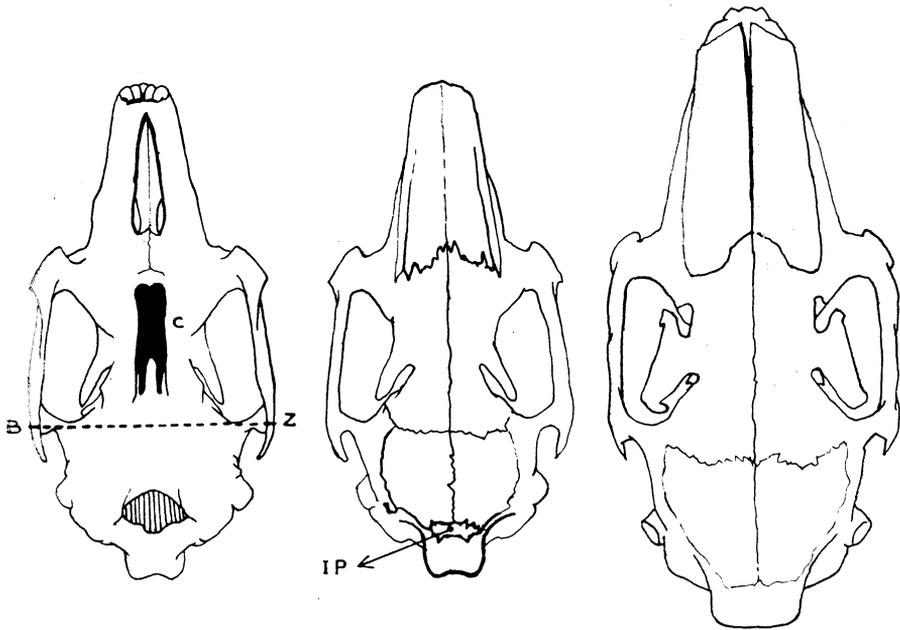
1<sup>re</sup> sternèbre de même longueur que l'apophyse xiphoïde : *Lepus*

1<sup>re</sup> sternèbre plus courte que l'apophyse xiphoïde : *Oryctolagus*

— 1<sup>re</sup> sternèbre avec crête peu marquée

et plus longue que l'apophyse xiphoïde : *Sylvilagus*.

D'autres caractères anatomiques plus fins ne peuvent être bien appréciés que par la comparaison de pièces anatomiques.



A gauche : face inférieure d'un crâne de lapin  
 BZ : largeur bizygomatique  
 C : orifice des choanes.

Au centre : face supérieure d'un crâne de lapin  
 IP : oc interpariétal.

A droite : face supérieure d'un crâne de lièvre.

## LES OISEAUX D'ANGKOR ET LEUR IDENTIFICATION SUR LE TERRAIN

par le Dr. P. ENGELBACH

Il est peu de personnes qui n'aient entendu parler des ruines d'Angkor qui, dans le nord-ouest du Cambodge, un peu au nord de la petite ville de Siemreap et à quelque 300 km. de Pnom-penh, se dressent en témoins attardés de l'antique civilisation Khmère du IX<sup>m</sup> au XII<sup>m</sup> siècles.

Là, sur une aire de moins de quinze kilomètres de côté, s'élèvent les vestiges de plus de vingt grands édifices dont le temple d'Angkor-Vat et l'enceinte d'Angkor-Thom, reste de la ville royale, centrée elle-même par les ruines chaotiques du Bayon aux extraordinaires tours à visages sont les plus connus.

Jadis isolés au sein d'une brousse inextricable sous le dôme de la forêt épaisse, ils ont été dégagés pour la plupart et reliés entre eux par un réseau routier qui en rend la visite facile. Mais partout la forêt demeure toute proche recouvrant même encore certains monuments comme le Prah-Khan et surtout le Ta-Prohm dont les voûtes et les galeries le long desquelles serpentent les racines énormes des Figuiers baignent sous leur manteau végétal dans une lumière verdâtre : forêt épaisse qui ne s'éclaircit qu'aux abords de certains hameaux et sur certains défrichements où lui fait place une forêt plus claire, une végétation plus basse de brousse taillis aux arbres plus clairsemés. Et cette union intime entre la nature tropicale et les beautés de l'architecture Khmère, mettant le visiteur en contact étroit avec la faune locale, lui permet d'observer, au hasard des rencontres, quelques-uns de ses représentants.

Sans doute aura-t-il l'occasion de voir gambader, dans un grand bruit de branches secouées, une bande de Macaques ou même, en particulier au Ta-Prohm, des Semnopithèques de Germain (*Trachypithecus obscurus Germaini*), grands singes gris foncé à la queue très longue, ou encore pourra-t-il admirer l'agilité d'un couple de Gib-

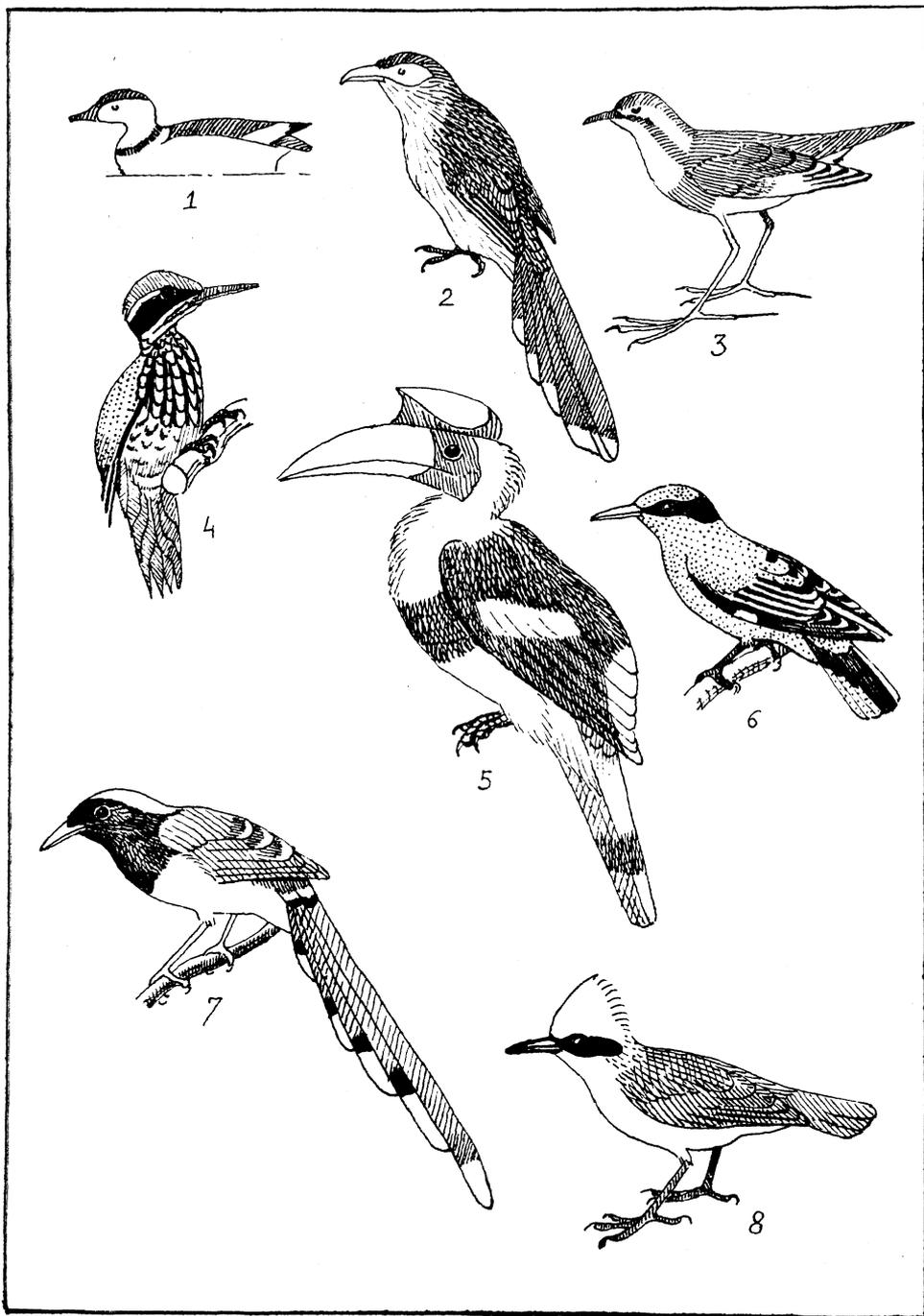
bons lar, se balançant au plus haut des arbres ; sans doute pourra-t-il faire fuir dans une clairière un petit Cerf aboyeur (*Cervulus muntjac*) ou un chien sauvage (*Cuon alpinus*) et même, avec beaucoup de chance, pourra-t-il voir une Panthère ou un Tigre traverser la route. Mais ce sont surtout les oiseaux qui vont s'imposer à son attention : espèces arboricoles ou humicoles de la faune des plaines de l'Asie tropicale, à caractère d'ailleurs nettement birman ou même malais, à l'exclusion de la plupart des oiseaux d'eau qui s'accommodent mal d'un tel biotope. Aussi bien ai-je déjà traité ici même des grands Echasiers et des Rapaces de l'Indochine : je n'y reviendrai donc pas dans les pages qui suivent et qui sont loin de constituer un inventaire complet de la faune avienne, me bornant à signaler les espèces les plus remarquables ou les plus faciles à observer.

\*  
\*\*

Le touriste venant de Siemreap a traversé pendant six kilomètres une forêt encore d'assez maigre venue, quand brusquement surgit dans une vaste trouée le temple d'Angkor-Vat dont le massif central avec ses cinq tours en forme de tiare centre le grand rectangle de son mur d'enceinte. Un vaste fossé, large de 190 mètres sur plus d'un kilomètre pour chaque côté, l'entoure, formant une nappe d'eau suffisamment étendue pour héberger des espèces dulcaquicoles.

En effet des oiseaux de faible taille (23 cm.) à dessus foncé à dessous plus clair — roux sur les côtés de la tête et le devant du cou en été — plongent et replongent sans arrêt : ce sont des Grèbes castagneux, *Podiceps ruficollis* Pall. qui fréquentent encore plus volontiers le lac artificiel du Sra-Srang, long de 700 mètres et situé à quelques kilomètres au nord-est. Un peu plus loin un couple du charmant petit Canard de Coromandel, *Nettapus coromandelianus* (Gm.) (fig. 1) nage paisiblement. Il se reconnaît aisément à sa petite taille (28 cm.) et à son bec très court ; la tête, le cou et le dessous sont blancs avec une cape foncée ; le dos est brun foncé et, sur l'aile étendue, les rémiges primaires blanches terminées de noir forment un dessin très caractéristique. Chez le mâle en été le dessus se glace fortement de vert métallique et un mince collier noir entoure la base du cou.

Au vol passe avant de se poser une bande de Canards d'aspect général roussâtre aux ailes à bout arrondi et dessous noir, en émettant des cris sifflés « bibivi-bihivi-bihivi ». Cela suffit pour diagnostiquer des Dendrocygnes



siffleurs, *Dendrocygna javanica* (Horsf.) connus des Européens sous le nom de « Sarcelles » bien que leurs formes soient plus élancées, leurs cous plus longs et leurs ailes beaucoup plus arrondies. Mesurant environ 43 cm. ils sont de teinte générale ocracée roussâtre tournant au roux sur la poitrine et l'abdomen, avec le vertex et l'arrière du cou brun foncé, le dos noir écaillé de jaune roussâtre et les sus-caudales et les ailes roux vif à rémiges noirâtres.

Pendant la saison des pluies — de mai à novembre — il est bien rare de ne pas trouver sur ces eaux 5 ou 6 Pélicans, *Pelecanus philippensis* (Gm.) montrant à la nage une silhouette tant soit peu ridicule.

De temps en temps enfin un Martin-Pêcheur, *Alcedo atthis bengalensis* Gm. peu différent du nôtre, traverse le fossé.

La surface de l'eau près des bords s'encombre de place en place d'une dense végétation où deux espèces de Jacanas mènent une vie plus cachée. De la chaussée de grès qui franchit le fossé pour atteindre le pavillon d'entrée du mur d'enceinte on pourra les voir circuler entre les plantes aquatiques, marchant lentement grâce à leurs doigts démesurés sur les grandes feuilles de Lotus roses. L'un est le Jacana bronzé, *Metopidius indicus* (Lath.), long de 28 cm. à bec blanc jaunâtre, à forme trapue rappelant celle des Poules d'eau, avec la tête, le cou et le dessous noir à reflets bleu-vert, un sourcil blanc très apparent et le dessus brun. L'autre, un peu plus grand, est l'Hydrofaisan, *Hydrophasianus chirurgus* (Scop.) (fig. 3) qui a le vertex et le derrière du cou brun avec un sourcil blanc et une bande jaune et brune descendant sur les côtés du cou, le dessus brun, une plage alaire blanche et le dessous blanc coupé d'un large plastron pectoral noirâtre. En noces toute la tête et le cou sont blancs avec l'occiput noir et l'arrière du cou jaune d'or, le dessus et le dessous brun chocolat, l'aile blanche sauf au bout des primaires et les plumes de la queue devenant presque aussi longues que le corps.

\*  
\*\*

Le touriste qui a franchi l'enceinte extérieure se trouve en face du massif central du temple proprement dit où mène une chaussée dallée de 400 mètres : de chaque côté, de vastes pelouses forment une esplanade limitée par un rideau d'épaisse végétation mêlée de bambous et de bananiers sous les frondaisons des manguiers, des tamariniers et des palmiers à sucre (*Borassus flabelliformis*) au tronc droit terminé par un bouquet arrondi de

palmes rigides : ils laissent deviner les cases des bonze-ries qu'ils abritent. Aussi bien se montrent les oiseaux hôtes ordinaires des lieux habités : Moineaux représentés par le Friquet, *Passer montanus malaccensis* Dub. qui dans ces contrées ne s'éloigne pas des maisons et qui prend la place de notre Moineau domestique, inconnu en Indochine. Fauvettes couturières. *Orthotomus sutorius* (Penn.), dont les « tsivett-tzivett-tzivett » retentissent dans les haies des jardins ; verdâtres en dessus, blanchâtres en dessous avec une cape roux vif, elles sont connues pour fixer leur nid entre deux grandes feuilles repliées et maintenues à l'aide de filaments végétaux.

Mais c'est surtout le Martin triste, *Acridotheres tristis* (L.) (fig. 9) qui va animer les abords du village qu'il ne quitte guère. Ce Sturnidé de 24 cm. environ a toute la tête, le cou et la poitrine noirs avec une caroncule jaune vif sur les côtés de la tête ; le corps est brun vineux passant au blanc sur l'abdomen ; le bec et les pattes sont jaunes. Lorsqu'il s'envole avec des cris aigus d'alarme, le bout de la queue et une large tache alaire blanche ne manquent pas d'attirer l'attention. Triste, il l'est peut-être par le plumage, mais certainement pas par ses habitudes. C'est au contraire l'oiseau le plus vif, le plus enjoué, le plus bruyant et le plus effronté qu'il se puisse voir. Il marche en balançant la tête à chaque pas ; sans cesse en mouvement il prend les poses les plus variées et les plus drôles ; sa voix mêlée de sons rauques et de sons mélodieux amuse par les grognements et les sons de ventriloque qu'il y introduit ; et il n'hésite pas à l'occasion à pénétrer dans les habitations pour y saisir les débris de nourriture.

Si du bétail rumine près des maisons, il est bien rare de n'y pas voir à proximité quelques Grands Martins, *Acridotheres griseus grandis* (Horsf. et Moore), entièrement noirâtres avec une tache alaire, les sous-caudales et le bout de la queue blanc, le bec orange, les pattes jaunes et les plumes du front redressées en une courte huppe, mais sans caroncules sur la face. Rien de plus curieux que de voir parfois ces oiseaux perchés sur le dos d'un buffle ou grim pant sur ses flancs à la manière des perruches pour s'y saisir de ses parasites. Il mérite encore plus que le précédent le nom de « Merle de Buffle » que lui donnent les Européens.

Le Martin à cou noir, *Gracupica nigricollis* (Payk.) (fig. 10) est également un oiseau extrêmement commun. Il est un peu plus grand (28 cm.) avec la tête, le cou et le dessous blanc jaunâtre relevé à la base du cou d'un large hausse-col noir ; le dessus est brun noir quelque peu mêlé de blanc. C'est un oiseau très bruyant à la voix exception-

nellement forte, formée de sons rauques qu'il coupe de phrases plus mélodieuses comme par exemple « tsirong-tsireu-tsirong-tsireu » ou « tétiholi-tétiholi » dites avec beaucoup d'entrain et accompagnées de curieux mouvements de la tête. C'est un des chants les plus familiers aux oreilles des habitants des régions indochinoises.

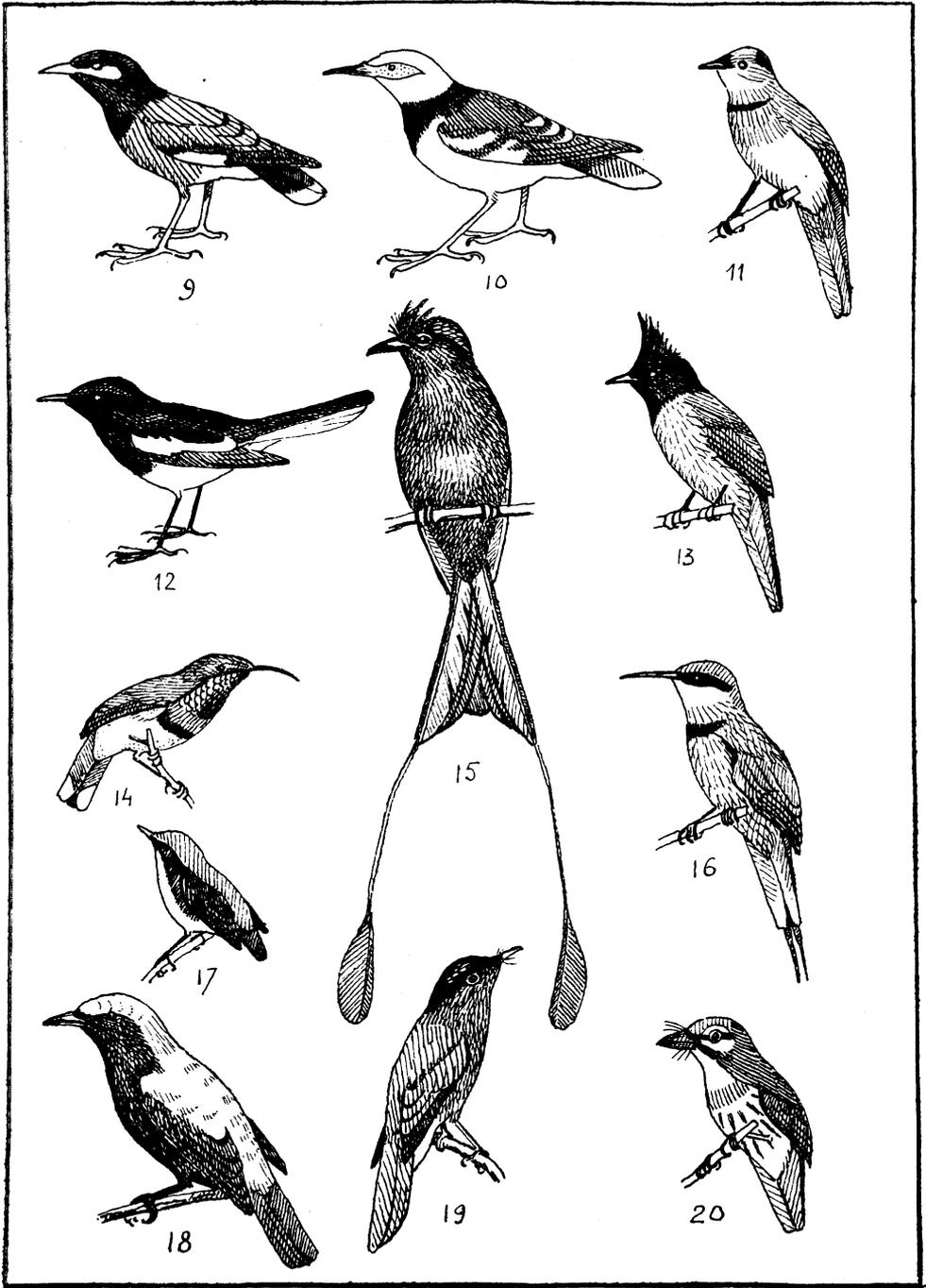
Signalons encore les bandes d'Etourneaux de Chine *Sturnus sinensis* (Gm.) de petite taille (16 cm.) qu'on peut observer en hiver : dessus gris, aile noire l'avant paré d'une grande zone blanche, queue noire, largement terminée de blanc, dessous blanc à poitrine lavée de gris.

Enfin, pour en finir avec les Sturnidés, mentionnons ici, bien qu'il soit strictement sylvicole, le Mainate religieux *Gracula religiosa* Linné, le « Merle mandarin » des colons, entièrement noir lustré avec des caroncules jaune vif sous l'œil et sur la nuque, le bec orange et les pattes jaunes. Cependant on le voit très souvent tenu en cage par les indigènes.

Sur la faite d'un toit ou sur la crête d'un mur, hochant la queue avec un mouvement du corps en avant et en bas, un Merle de roche, *Monticola solitarius* (L.) montre le bleu de son plumage : le dessous est soit sans trace de roux (forme *pandoo*) soit roux foncé sur les sous-caudales et même quelquefois sur le ventre et le bas de la poitrine (forme *philippensis*). La femelle est bleu gris avec des barres en croissant noirâtres bordées en arrière de blanchâtre avec le dessous blanc roussâtre fortement écaillé de noirâtre. C'est un hôte d'hiver : il est arrivé à la fin de septembre et tout de suite il s'est mis à lancer joyeusement ses notes douces et variées ; pendant quelques jours il semble célébrer ainsi l'heureuse issue de son voyage. Il repartira en avril.

Au milieu du jour quand la nature s'est endormie sous l'ardent soleil de midi, un cri monotone « koup-koup-koup-koup » trouble seul le silence : c'est celui du petit Barbu à front rouge *Megalaima haemacephala* (Mull.) (fig. 20) qu'il répète inlassablement, perché au plus haut d'un arbre, inclinant chaque fois la tête d'un côté puis de l'autre. De la famille des Capitonidés, oiseaux appelés Barbus à cause des nombreuses soies qui garnissent la base du bec, il est un peu plus gros qu'un Moineau (16 cm.), de formes trapues, avec un bec relativement très fort ; son plumage est vert avec le front rouge, la face jaune marquée de noir, une bande pectorale rouge vif et le dessous blanc jaunâtre strié de vert foncé.

Sur le gazon de l'esplanade on peut voir des Pipits marcher ou courir sans sauter : ce sont des Pipits Richard, *Anthus Richardi* Vieill. ; ils ont le plumage brun



taché des Pipits mais le dessous blanc jaune roussâtre n'est strié qu'à la poitrine et l'ongle du pouce — si on peut l'apercevoir — est particulièrement long et droit. Son cri est un bref « Tyip » ou « Tsip ». La forme sédentaire (*malayensis*) est un peu plus petite (18 cm.) que celle qui vient hiverner (*Richardi*).

\*  
\*\*

Le temple d'Angkor-Vat, la célèbre Terrasse des Éléphants, les abords de quelques monuments bien débroussaillés comme le Bayon d'Angkor-Thom, des clairières et quelques rizières constituent au sein de la forêt des espaces plus découverts où l'on pourra voir une bande de Perruches criardes, vêtues de vert, passer d'un vol précipité. Leurs cris rauques « kiyin-kiyé » attirent l'attention. Il peut s'agir soit de la Perruche à moustaches, *Psittacula Alexandri fasciata* (Müll.) à la tête gris bleu avec une large moustache noire, la poitrine rose, une tache jaune verdâtre sur les épaules, le bec noir avec cependant chez le mâle la mandibule supérieure rouge — soit de la Perruche Alexandre *Psittacula eupatria siamensis* (Kloss.), beaucoup plus grande (45 cm. contre 35 cm.) avec le bec entièrement rouge, une mince moustache noire, une tache roux marron sur les épaules et, chez le mâle, un mince collier rose sur la nuque. Un cri très différent, aigu et légèrement roulé, beaucoup plus agréable « prrrri » signale au contraire la Perruche à tête rose, *Psittacula roseata juneae* Bisw.; sa tête (entièrement gris mauve chez la femelle) est rose vif; la nuque est gris bleu, la gorge et un mince collier nuchal noir; le bec est orange à mandibule inférieure noire.

Mais c'est surtout dans ces mêmes lieux que l'on pourra observer facilement les oiseaux qui passent une grande partie du jour au vol pour capturer les proies dont ils se nourrissent. En compagnie de l'Hirondelle de cheminée, *Hirundo rustica* L., hôte d'hiver qui ne diffère de la nôtre que par des nuances, le petit Martinet des Palmes *Cypsiurus parvus infumatus* (Sclat.) de coloration uniformément foncée, à la queue profondément fourchue, passe et repasse d'un vol rapide en poussant joyeusement ses cris aigus « bibiliti »; il niche sur les Palmiers à sucre (*Borassus*) si abondants au Cambodge.

Une petite bande de Guépriers (*Merops*) anime souvent le paysage : en lançant leurs cris « tri-tri-tri » ils battent précipitamment des ailes puis glissent l'instant d'après dans l'air, leurs ailes, lavées de roux étendues et immobiles. Quatre espèces peuvent se rencontrer. Le plus

commun est le Guêpier oriental *M. orientalis* (Lath.) (fig. 16) de faible taille (18 cm.) avec les rectrices médianes allongées et dépassant la queue de 5 cm. Il est vert avec le vertex roux, la gorge bleuâtre limitée en bas par une bande noire.

Les autres espèces, également vertes, pourraient se distinguer « in natura » de la façon suivante :

A. — Grande taille (25 cm. sans les rectrices médianes qui sont effilées, allongées et dépassant la queue).

1. — Gorge bleu clair, vertex et dos roux marron foncé, croupion bleu clair : c'est le Guêpier à tête marron, *M. viridis* L.

2. — Gorge brun roux, vertex et dos vert teinté de roussâtre : Guêpier à poitrine brune, *M. philippinus* L.

B. — Plus petit (20 cm.), à queue carrée les rectrices médianes ne dépassant pas.

Gorge jaune limitée en bas par une bande roux marron et une bande noire, vertex et nuque roux vif : Guêpier à tête rousse, *M. Leschenaulti* Vieill., commun à Angkor.

Ajoutons que le grand Guêpier à barbe bleue *Nyctiornis Athertoni* (Jard. et Selby), vert à front bleu, gorge bleue avec ses plumes allongées en barbe et arrière du dessous jaune strié de vert, habite, lui, la grande forêt. Je l'ai vu, en avril, nicher comme ses congénères au fond d'une galerie creusée dans le talus d'un chemin creux près de la porte ouest d'Angkor-Thom.

C'est aussi dans les espaces découverts que l'on peut admirer le vol léger et élégant des Drongos de plumage noir ou gris, à corps allongé, à pattes courtes, mais à ailes et queue longues, cette dernière en général plus ou moins profondément fourchue.

Le Drongo noir, *Dicrurus macrocercus* Vieill., la « Veuve » des Européens est le plus commun. Entièrement noir glacé de bleu il a une queue très fourchue, les plumes externes se recourbant légèrement vers le bout. Il mesure 30 cm. D'un naturel querelleur, on le voit souvent attaquer et poursuivre avec hardiesse un Corbeau, voire un Oiseau de proie passant près de lui.

Beaucoup moins agile est le singulier Drongo à raquettes, *Dicrurus (Dissemurus) paradiseus* (L.) (fig. 15) appelé aussi « Veuve » et à plus juste titre. Un peu plus grand, il est également noir ; les plumes du front allongées et courbées en arrière lui forment une sorte de huppe. Mais son vol semble comme alourdi par la traîne que lui constituent les deux longues raquettes des rectrices ex-

ternes à rachis ébarbé sauf au bout. Aussi ne quitte-t-il guère les branches des arbres. Sa voix est variée et agréable et il possède un joli talent d'imitation des oiseaux qui l'entourent.

\*  
\*\*

En bordure de la forêt épaisse, dans la brousse-taillis, dans les paquets de forêt plus claire ou les défrichements envahis par la végétation secondaire, on trouve la légion des oiseaux arboricoles au vol moins soutenu.

Les Coucous et apparentés, bien que nombreux, sont souvent difficiles à apercevoir dans l'épaisseur du feuillage et c'est bien plutôt par leur voix que ces oiseaux bruyants se feront repérer.

Le Coucou plaintif, *Cuculus (Cacomantis) merulinus* Scop., de petite taille (23 cm.), gris foncé à ailes brunes et dessous roux ferrugineux, se trahit par une phrase de quatre sons retentissants « Hi-tié-tié-hi » qu'il répète en gamme ascendante et de plus en plus vigoureusement. Il a, de surcroît, une suite de notes sifflées, sur un mode descendant et terminée par une cascade de sons précipités « Pip-pip-pip-pépépépu ».

C'est de même par son cri que se manifeste le Koel *Eudynamis scolopacea* (L.). Sa voix de janvier à mai retentit en effet de tous côtés jusqu'à la lassitude et parfois bien avant le lever du jour. C'est un fort et clair sifflement qui se rend très exactement par les syllabes « To-hu-ho » répétées 5 ou 6 fois de suite à bref intervalle en augmentant chaque fois de force et sur un ton de plus en plus élevé. Il faut chercher, sans grand espoir de le voir, un oiseau d'assez forte taille (40 cm.) noir bleu à bec verdâtre. La femelle est noirâtre entièrement tachetée de blanc avec le dessous blanc tacheté en avant, barré en arrière de noirâtre.

Si ces deux espèces sont essentiellement arboricoles, le Coucal, *Centropus sinensis* (Steph.), le « Coq des Pagodes » est terrestre. C'est donc du plus profond des fourrés qu'il émet lentement une suite de sons sourds « Houd-houd-houd-houd » avec une certaine ondulation dans le ton : c'est un des cris les plus caractéristiques. Parfois on pourra voir son auteur traverser la route en courant, faisant penser alors à quelque Phasianidé. C'est un gros oiseau (50 cm.) à queue longue; il est entièrement noir avec les ailes roux marron. A la différence de beaucoup de Coucous, il n'est pas parasite, ressemblant en cela au Malchoa *Phœnicophaeus tristis* (Less.) (fig. 2) qui est, lui, un oiseau silencieux mais qui se montre plus volontiers. On voit ce gros Cuculiforme (50 cm.), gris à manteau

lustré de vert et à côtés de la tête rouges, s'élever d'un vol lourd puis littéralement « plonger » au sein des buissons en montrant avant de disparaître sa longue queue largement terminée de blanc dressée presque verticalement.

Beaucoup plus visibles sont les Muscicapidés, comme le Gobe-mouche à large bec *Muscicapa latirostris* Raffl., qui ressemble à notre Gobe-mouche gris avec sa livrée brune et son dessous blanchâtre sali de brun à la poitrine. Il chasse de la même façon et quand il est perché il ne cesse de tourner son corps alternativement à droite et à gauche, mouvement qui suffit pour l'identifier.

Plus brillamment coloré est le Gobe-mouche azuré *Hypothymis azurea* (Bodd) (fig. 11), long de 15 cm., à queue assez longue et entièrement bleu vif avec une tache nuchale et un croissant noir sur la gorge; le bas de la poitrine et le ventre sont blancs. La femelle plus terne a le dos et les ailes brun cendré. Il se signale par un cri bisyllabique « Huiss-dré », le deuxième son étant très rauque.

Egalement de forme élancée, mais un peu plus grand (17 cm.) le Gobe-mouche de Paradis *Terpsiphone paradisi* (L.) (fig. 19) est brun roux vif avec une cape noire s'éclaircissant en gris sur les côtés de la tête et le dessous, le ventre étant blanc. Le mâle peut être entièrement blanc avec les rectrices médianes très longues, mais je ne l'ai jamais trouvé sous cette forme, fréquente aux Indes, mais qui paraît très rare en Indochine.

Le Merle Dyal *Copsychus saularis* (L.) (fig. 12) est un Turdidé des plus familiers; il se tient à terre comme dans les arbres aussi bien dans la brousse-taillis que dans les jardins des villes. De la taille d'une petite Grive (20 cm.), noir bleu avec une bande alaire, les rectrices externes et l'arrière du dessous blanc, la femelle étant semblable mais en plus terne, il rappelle un peu par ses couleurs une Pie en miniature mais sa queue est moins longue et il la tient très redressée; l'instant d'après il l'étale en éventail puis la referme brusquement en la projetant verticalement.

L'attention est souvent mise en éveil par un sifflement très allongé, se terminant brusquement par une syllabe beaucoup plus basse : « Tiiiiiii-queyo ». Ce cri très spécial appartient au Iora, *Aegithina tiphia* (L.) de la famille des Aegithinidés proches des Pycnonotidés, petit oiseau de 13 cm. à dessus vert, à ailes noires avec deux bandes transversales blanches, à côtés de la tête et dessous jaune vif.

La famille des Pycnonotidés assemble les Bulbuls propres, sauf rares exceptions, aux tropiques de l'Afrique

et de l'Asie. Ils ont un aspect rappelant celui des Merles mais les pattes sont très courtes, les ailes très arrondies et le plumage est mou et laineux surtout sur le croupion.

Trois espèces communes à Angkor ont un plumage assez terne : longues de 19 à 20 cm., elles sont brun verdâtre ou gris verdâtre avec le dessous plus clair et ne s'imposent guère à l'attention. Le Bulbul de Finlayson, *Pycnonotus Finlaysoni* Strickl. pourra cependant être reconnu à son front, à ses côtés de la tête et à sa gorge densément striée de jaune vif et à ses sous-caudales jaunes tranchant sur le dessous. — Le Bulbul de Blanford, *P. Blanfordi Robinsoni* O. Grant n'a guère d'autres marques distinctives que des stries argentées sur les parotiques, bien peu visibles à distance, mais ses sous-caudales jaunâtres sont de même teinte que le dessous. — Le Bulbul olive, *Microscelis charlottae propinquus*, Oust (= *Iole olivacea*) brun olive à dessous jaunâtre et à sous-caudales ocre roussâtre a, lui, un cri un peu particulier, une sorte de miaulement un « miée » allongé qui le fait facilement reconnaître. — Par contre, le Bulbul jaune à tête noire *P. dispar* (Horsf.) (= *Otocompsa flaviventris*) (fig. 13) se laisse diagnostiquer au premier coup d'œil en raison de son plumage et de sa silhouette très particulière : la tête en effet est noire et surmontée d'une huppe pointue tenue verticalement ; le dessus est vert jaunâtre et le dessous jaune vif. Il est très commun partout. — Le Bulbul goiavier *P. goiavier* (Scop.) qui fréquente plutôt les jardins et les lieux cultivés peut être vu à Siamreap : de même taille que ses cousins il est brun à dessous blanc sali de brunâtre à la poitrine et aux flancs avec les sous-caudales jaune pâle ; le sourcil blanc qui surmonte la bande oculaire foncée est si large que bien souvent « in natura » la tête paraît entièrement blanche.

Les Minivets (famille des Campephagidés) rares à Angkor, présentent des ressemblances superficielles avec les Gobe-mouches. Le grand Minivet *Pericrocotus flammeus* (Forst.) est noir et rouge vermillon, la femelle ayant le noir remplacé par du gris et le rouge par du jaune. Une bande de ces oiseaux volant en se détachant sur le bleu du ciel est un spectacle inoubliable.

La seule Pie-grièche commune à Angkor est la Pie-grièche à queue rousse, *Lanius cristatus* L. ; elle est arrivée vers la mi-septembre et ne repart que très tard, vers la fin d'avril ou même le début de mai. Longs de 19 cm., ces oiseaux à dessus brun plus ou moins roux avec une bande oculaire brun foncé surmontée d'un sourcil clair et le dessous blanc lavé de jaune roussâtre, aiment à se percher sur les fils télégraphiques qu'ils ne quittent que pour

saisir à terre un insecte qu'ils avalent sur place avant de regagner leur observatoire. Au coucher du soleil ces Pie-grièches se retirent au plus épais des buissons et alors de tous côtés retentissent leurs cris saccadés « strek-strek » comme si elles voulaient s'assurer que toutes ont bien regagné leur abri nocturne.

Peu d'oiseaux, à part les Colibris du Nouveau-Monde, d'ailleurs très différents de structure, se parent d'aussi riches teintes à reflets métalliques que les Souimangas (Nectariniidés) à la langue tubuleuse dans un bec plus ou moins incurvé, disposition qui leur permet de capturer les petits insectes dans la corolle des fleurs ou même d'en aspirer les sucs floraux. Cependant dans la nature, il est bien rare de pouvoir admirer leur beauté, leurs brillantes couleurs s'estompant dans la pénombre du feuillage. Leur vivacité les déplaçant sans cesse de fleur en fleur et leur petite taille les rendant difficiles à observer.

Le Souimanga à oreillons violets, *Anthreptes singalensis* (Gm.) un peu aberrant d'ailleurs par la forme de la langue, se sépare immédiatement par un bec pointu, droit et pas plus long que la tête; le dessus qui paraît noir est en réalité du plus beau vert métallique brillant; les ailes sont noires, les côtés de la tête violet métallique, la gorge rousse et le reste du dessous jaune vif.

A peu près de mêmes teintes, mais un peu plus grand (12 cm.) est le Souimanga à gorge brune, *Anthreptes malacensis* (Scop.) mais son bec est plus long et plus arqué, le vert métallique du dessus passe au violet métallique sur les couvertures alaires et le croupion, et son cri est bisyllabique « Tyi-tyé » au lieu de l'unique « Tuiss » du précédent.

Plus sobre est le Souimanga à gorge pourprée, *Nectarinia jugularis flammixillaris* Blyth (fig. 14) avec son dessus vert olive terne, sa gorge violet métallique passant au bleu métallique sur les côtés, son ceinturon cuivreux et noir et son dessous jaune avec deux touffes pectorales orange qui sont le plus souvent masquées par l'aile. Son cri bref est un « pui » assez doux.

Quant aux femelles elles sont verdâtres en dessus et jaunes plus ou moins vif en dessous : celle du Souimanga à oreillons violets avec son bec court et droit, conserve le roux pâle de la gorge, tandis que celles des deux autres espèces ne peuvent guère se distinguer que par le cri.

Encore plus petits sont les Dicées, minuscules oiseaux à bec court et à queue courte, qui vivent en général dans les hautes branches des arbres mais qu'un petit cri particulier « Tic-tic » fait identifier. Cependant le Dicée à dos rouge, *Dicaeum cruentatum* (L.) (fig. 17) explore volon-

tiers les arbustes des jardins et de la basse brousse. Il n'a que 7 cm.; tout le dessus est rouge écarlate avec les ailes la queue et les côtés de la tête noir; le dessous est noirâtre avec le milieu blanc crémeux, formant une large bande longitudinale étendue du bec à la queue. Sa femelle a la même « pattern » mais beaucoup plus terne et ne conserve qu'une tache rouge sur le croupion.

Dans les hautes frondaisons retentissent souvent les notes mélodieuses du Lorient à tête noire, *Oriolus xanthornus* (L.) « Toluilo » ou « Tiakoko-duiru ». Il ressemble à notre Lorient avec son plumage jaune d'or, les ailes et la queue marquées de noir, mais a toute la tête noire. Le Lorient à nuque noire, *O. chinensis* Sharpe (fig. 6), venu de Chine pour passer l'hiver en diffère par sa tête qui n'est marquée que par une large bande oculaire noire rejoignant une bande nuchale plus large.

Enfin, en plus du Corbeau noir, *Corvus macrorhynchus* Wagl. qui fréquente les lieux habités, la famille des Corvidés est représentée surtout par la Pie bronzée, *Crypsirhina temia* Daud., de 32 cm., noire à reflets vert-bouteille avec le front et le tour des yeux noir velouté; sa queue qui s'élargit au bout lui donne un aspect caractéristique. — Chez la superbe Pie bleue, *Kitta erythrorhyncha* (Bodd) (fig. 7), de la taille d'un Pigeon, la queue très étagée aux plumes souples et arquées est encore plus longue, atteignant jusqu'à 40 cm. : tête, cou et haut de la poitrine noirs avec une bande blanche sur l'arrière de la tête et du cou; dessus bleu avec le dos un peu plus brunâtre et le bout des grandes plumes internes de l'aile blanc; queue bleue largement terminée de blanc avec une bande subterminale noire sauf sur les rectrices médianes; bec et pattes rouges. Cet oiseau très farouche paraît se tenir toujours au même endroit. C'est ainsi qu'on est presque assuré de le voir lorsque l'on passe au point qu'il habite et j'en trouvais régulièrement un couple le long de la route près du petit village au coin sud-ouest d'Angkor-Vat.

\*  
\*\*

Lorsque, quittant les lieux habités ou les vastes trouées que crée le débroussaillage de certains monuments, le touriste visite les temples les plus éloignés comme par exemple le Prah-Khan et surtout le Ta-Prohm, perdus dans la forêt épaisse, il prend un contact plus étroit avec la grande sylvie tropicale aux arbres énormes lançant à des dizaines de mètres au-dessus du sol leurs cimes verdoyantes, au sous-bois de halliers touffus mêlés de palmes diverses, de lianes tordues et de troncs écrou-

lés dans une lumière verdâtre tamisée par l'épaisse voûte végétale.

Il ne faut guère s'attendre à y voir les différentes espèces de Galliformes qui mènent à terre une vie cachée sous le couvert des buissons. Ce n'est que par un hasard heureux que l'on pourra apercevoir traversant la route le seul Faisan des forêts de plaine, le Prêlat, *Lophura (Diardigallus) Diardi* (Bp.), un Coq Bankhiva, *Gallus gallus* L., souvent d'ailleurs difficilement différenciable de certains Coqs domestiques; son chant toutefois est, en règle, plus bref et plus rauque. Au coucher du soleil on pourra parfois entendre le retentissant « Tia-ho-haue » du Paon spicifère, *Pavo muticus* L. qui, alourdi par le poids de sa traîne, s'enlève d'un vol pesant et bref pour percher sur la branche où il passera la nuit. Notons que ce superbe oiseau est un ennemi déterminé des serpents et j'ai pu assister à un duel entre un jeune Paon domestique et un Cobra, dans lequel le serpent n'eut pas l'avantage : l'oiseau, par une brusque détente de son cou, assénait un coup de bec sur la tête du reptile dressé en une attitude menaçante puis sautait rapidement de côté et en arrière, renouvelant immédiatement son attaque sans que le Cobra, étourdi, ait pu se remettre en garde : 5 ou 6 coups achevèrent sa défaite.

Parfois retentit dans les arbres le roucoulement sourd du Colombar à gros bec, *Treron curvirostra* (Gm.), commun au Ta-Prohm. C'est un Pigeon vert avec le vertex gris, les ailes noires barrées de jaune, le bec jaunâtre avec sa base visiblement rouge vif. Le mâle a en plus le manteau et les sous-caudales roux marron. Ces teintes sont si parfaitement homochromes qu'elles rendent l'animal très difficile à voir dans le feuillage s'il reste immobile.

Une espèce voisine est le Colombar giouanne, *Treron vernans* (L.), mais le bec est gris sans rouge, le mâle a le manteau vert et la poitrine orange et surtout ce n'est pas un habitant de la grande forêt et il fréquente les régions plus ouvertes. La même remarque s'applique à la Tourterelle tigrine, *Streptopelia chinensis tigrina* (Temm.) que l'on ne peut manquer de voir dans les zones cultivées où elle abonde.

Les Pics que leur tapotement a déjà signalé à distance, sont faciles à observer dans leur grimpée en spirale le long des troncs, disparaissant derrière le fût pour réapparaître un peu plus haut l'instant d'après. Un des plus communs et l'un des plus beaux est le Pic Sultan, *Chrysocolaptes lucidus guttaeristatus* (Tick.) (fig. 4), d'assez forte taille (30 cm.), à manteau jaune d'or, crou-

pion rouge, rémiges et queue noires et dessous blanc grossièrement taché de noir. Le vertex est rouge chez le mâle, noir tacheté de blanc chez la femelle. Il attire de loin l'attention par une suite de sons saccadés « Ittititt-ittittit ».

Curieusement le Pic tridactyle à dos d'or, *Dinopium javanense* Ljung, présente exactement la même coloration, mais le bec est plus petit (un peu plus court que la tête), le cou est gros et court, au lieu d'être long et mince et enfin il n'a que 3 doigts — ce qui n'est pas d'ailleurs un caractère bien apparent sur le terrain.

Le Pic Mediastin, *Picus vittatus* Vieill., est presque aussi fréquent. C'est un Pic vert à côtés de la tête gris argenté avec une moustache noire, la gorge et le jabot ocre verdâtre et le reste du dessous blanchâtre écaillé de vert foncé; vertex rouge chez le mâle, noir chez la femelle.

Le Pic à nuque d'or, *Picus flavinucha* Gould., à peu près de la même taille (30 cm.) est vert avec vertex roux marron, une huppe nuchale jaune citron, les rémiges brun roux barrés de noir, la gorge brun roux striée de blanc et le reste du dessous gris verdâtre.

Parfois un puissant bruit d'aile se fait entendre à la cime des arbres. C'est un bruissement d'amplitude croissante et décroissante en un rythme régulier perceptible à plus d'un kilomètre de distance et qui rappelle à s'y tromper le bruit d'un obus de gros calibre passant à grande hauteur; il permet d'identifier, même sans le voir, un Grand Calao bicorne, *Buceros bicornis* L. (fig. 5) qui passe. Cet énorme oiseau de plus d'un mètre, au bec jaune démesuré, surmonté à la base d'un « casque » excavé sur le dessus, présente une face noire, un cou blanc jaunâtre, un corps noir varié de blanc aux ailes, un ventre blanc et une queue blanche barrée de noir au milieu. Son cri bref et retentissant est une sorte de court rugissement qui surprend toujours le voyageur non prévenu. Beaucoup plus petit (70 cm.) est le Calao pie, *Anthracoceros malabaricus leucogaster* (Blyth), au plumage entièrement noir avec ventre et rectrices latérales blancs. Son cri est une suite de sons rauques, ceux du milieu plus purs et plus aigus : « Keu keu keu - kil-kil - keu keu keu ». Notons que les Calaos sont invariablement qualifiés du nom erroné de « Toucans ».

Long de 24 cm., noir avec une bande blanche sur l'aile, les sus-caudales et le dessous rouge cerise, l'Eurylaima rouge et noir, *Cymbirhynchus macrorhynchus* (Gm.), commun à Angkor, hante le plus profond de la forêt où il mène une vie silencieuse. Mais ses belles teintes s'estompent dans la pénombre du feuillage, son bec gros et court est d'un étonnant bleu de ciel avec du jaune in-

dien sur la mandibule inférieure ; mais, moins d'une heure après la mort, ces teintes ont disparu pour faire place à un noirâtre sale qui ne laisse plus deviner la coloration disparue.

Enfin c'est également en forêt dense que l'on peut rencontrer en bande l'un des plus beaux oiseaux de l'Asie tropicale, l'Irène bleue, l' « Oiseau bleu des Fées », *Irena puella* (Lath.) (fig. 18). Rappelant d'aspect les Merles, mais un peu plus grand et à pattes plus courtes, le mâle offre une sobre mais superbe parure : tout le dessus est d'un magnifique bleu de cobalt vif et comme satiné, les grandes pennes de l'aile et le reste du corps étant d'un noir intense et velouté avec les sous-caudales du même bleu que le dessus. Malheureusement ces oiseaux circulent d'ordinaire assez haut dans les branches et l'on ne voit guère que leur dessous : ils paraissent noirâtres comme d'ailleurs leurs femelles entièrement bleu verdâtre. Leurs cris aigus « Ouiss-ouitt » sans cesse répétés permettent néanmoins de les identifier.

C'est beaucoup plus près du sol, dans les buissons de la grande forêt que vivent un certain nombre d'oiseaux parmi lesquels nous citerons — en plus des Timaliidés et du Shama dont c'est l'habitat normal — des Gobe-mouches bleus et un Pouillot.

Le Gobe-mouche bleu à ventre blanc, *Niltava* (= *Muscicapula*) *rubeculoides hainana* (O. Grant.), de petite taille (13 cm.), est bleu avec le dessous blanc à partir du bas de la poitrine. Il a un chant très doux et un peu mélancolique dont les syllabes s'égrènent un peu à la manière de celles de notre Rouge-gorge. La femelle est brun olive plus ou moins teinté de roussâtre sur les ailes et le croupion avec une bande blanche sur les lores, la gorge et la poitrine rousses et le reste du dessous blanc. Une espèce voisine, le Gobe-mouche bleu à gorge rousse, *Niltava Tickelliae indochina* (Chas. et Kloss.) lui ressemble mais a la gorge roux orange et la femelle diffère de la précédente en ayant les ailes et la queue lavées de bleu.

C'est également très près de terre, contrairement aux habitudes de ses congénères, que se tient le Pouillot à pattes pâles, *Phylloscopus tenellipes* Swinh., particulièrement abondant pendant les mois d'hiver. Il est brun olive avec deux bandes alaires plus ou moins nettes, un croupion et des sus-caudales lavés de roussâtre ocreux, le dessous blanc et les pattes d'un blanchâtre rosé. Il se signale d'ailleurs par une petite note très différente de celles des autres Pouillots et qu'il répète à intervalles inégaux : « Stitt-stitt-stitt... ».

Mais c'est surtout le domaine des Timaliidés, oiseaux

à aspect de Grives ou de Fauvettes, mais à ailes très courtes, obtuses et voûtées, aux pattes robustes indiquant des habitudes d'oiseaux humicoles :

Mixornis à calotte rousse, *Macronus gularis* (Horsf.), petit oiseau (13 cm.) brun à cape plus rousse, à dessous jaune finement strié à la gorge et sali de gris verdâtre aux flancs; leurs petites bandes font entendre un cri régulièrement rythmé « Tieup-tieuptieup-tieup ». — Timalie à poitrine tachetée, *Pellorneum ruficeps* Sw., un peu plus grande (16 cm.), brune à cape rousse, mais avec un sourcil blanchâtre, la gorge blanc et le reste du dessous blanc jaunâtre à grosses stries brun foncé, répétant un cri bisyllabique « Pretti-dir » le premier son court, le deuxième allongé et plus accentué. — Timalie d'Abbott, *Malacocincla Abbotti*, Blyth, plus solitaire, à coloration générale roussâtre, à queue rousse et dessous roux de rouille pâle avec la gorge et le milieu du ventre blanc. — Garrulaxe à tête blanche, *Garrulax leucolophus* Diardi (Less.) (fig. 8), si commun et si bruyant, celui-ci beaucoup plus grand (30 cm.) : toute la tête huppée et le dessous sont blanc relevé seulement par une bande oculaire noire; la nuque est gris cendré, le manteau roux, les ailes et la queue brun. Il s'assemble par troupes de 5 à 12 sujets : leur piétinement dans les feuilles mortes, derrière le rideau de la végétation, fait penser à la présence d'un gros oiseau, voire d'un Paon. Mais bientôt un faible murmure se fait entendre suivi par l'explosion, comme au signal d'un chef d'orchestre, d'un concert de cris discordants, sortes de ricanelements répétés par tous les oiseaux à la fois. Enfin brusquement, avec un ensemble parfait, tous se taisent en même temps. C'est un des bruits les plus caractéristiques de la forêt.

Plus discret est le Merle Shama, *Copsychus malabaricus* (Scop.), connu pour la beauté de son chant. Ce Turdidé de 28 cm. dont 15 de queue, se laisse souvent apercevoir, tranquillement perché très bas; il montre à travers le lacis des branchettes son plumage noir à croupion blanc, son ventre roux marron et sa longue queue aux plumes très étagées, terminées, sauf les médianes, de blanc. C'est dans le calme du soir, lorsqu'à l'approche du crépuscule le silence descend sur la forêt, que le chant mélodieux de cet oiseau prend tout son charme.

\*  
\*\*

Tout un groupe d'oiseaux bien que communs mais d'activité nocturne ne se montre bien entendu que rarement pendant le jour.

Mais déjà, si le touriste a eu l'occasion de faire, le soleil couché, une promenade en auto — et les tours à visages du Bayon vues au clair de lune sont un spectacle inoubliable — il n'a pas manqué d'être frappé par l'abondance des Engoulevents qui perchés sur un pieu au bord de la route ou même posés sur la chaussée, montrent la leur rose de leurs yeux brillant en points étincelants dans la lumière des phares. Ils ne s'envolent qu'à la dernière seconde. Mais si leur silhouette est alors caractéristique, il est impossible d'en déterminer l'espèce. Par contre, leurs cris qui se font entendre à nuit close, surtout si il y a clair de lune, permettent d'identifier les espèces les plus fréquentes.

L'Engoulevent à longue queue, *Caprimulgus macrurus* Horsf. répète pendant des heures une suite de sons métalliques régulièrement espacés : « Tiong-tiong-tiong-tiong » et qui portent loin dans le calme de la nuit.

L'Engoulevent asiatique, *Caprimulgus asiaticus* Lath. émet des « Tiouk-tiouk-tiouk-tukerou », les deux ou trois premières syllabes fortes et répétées à intervalles égaux, les suivantes plus faibles et précipitées en cascade descendante comme un marteau de forgeron frappant l'enclume puis rebondissant sur elle à petits coups redoublés.

C'est aussi par leurs cris que les oiseaux de proie nocturnes (Strigidés) vont se manifester. On entend souvent un cri bas, profond, comme étouffé, ressemblant à un murmure assourdi de voix humaine : « Tidi-houdou » : cri probablement attribuable au Grand Duc pêcheur, *Ketupa zeylonensis* (Gm.).

Le Petit Duc à collier, *Otus bakkamœna* Penn., pousse un « Koue » brusque et décroissant. Plus mélodieux est le cri de la Chouette hirsute, *Ninox scutulata* (Raffl.) de médiocre taille (30 cm.), brun foncé uniforme avec le dessous blanc grossièrement strié de brun : c'est un double son « Ou-ho Ou-ho » le « ho » beaucoup plus élevé. La Chevêchette cuculoïde *Glaucidium cuculoides* (Vig.), encore plus petite (23 cm.), brun étroitement barré de roussâtre avec la gorge blanche et l'arrière du dessous blanc strié de brun, a une voix encore plus caractéristique. C'est une sorte de ricanement qui pourrait se traduire par : « Houa - houa - houa - kokhoua - kokhoua - ouakouakouakouakouak », les premiers sons prononcés lentement et distinctement, puis le rythme s'accélère et les dernières syllabes se suivent précipitamment en cascade descendante. Cette chouette a des habitudes plus diurnes et se voit fréquemment pendant le jour.

## VARIÉTÉS

### BREVE REMARQUE SUR LA PACHYURE ETRUSQUE

Nous croyons utile de rapporter une brève observation de ce charmant petit mammifère que nous avons capturé le 15 septembre 1949 près de la plage de Frontignan en soulevant quelques pierres le long de la route.

*Suncus etruscus* (Sav.) qui, on le sait, est le plus petit mammifère d'Europe, bien que capturé d'une manière très sporadique, ne doit pas être tellement rare dans notre pays si on juge par les débris squelettiques rejetés avec les pelotes des rapaces ou ceux que l'on observe dans les gîtes de la sauvagine. L'animal supporta la captivité au laboratoire jusqu'aux vacances de Noël; nous pensons que l'extinction du chauffage pendant les jours fériés a été la cause de sa mort.

Il est classique de dire que, bien qu'appartenant à l'ordre des insectivores, l'animal est très carnassier. Dans sa cage, notre pensionnaire se fit aussitôt remarquer par sa voracité; elle consommait par exemple dans une journée trois mantes religieuses, deux forts criquets et un grillon. Elle attaquait avec une agilité extrême les Calliphores, mais refusait les insectes à élytres durs du groupe des Coléoptères. En revanche, elle goûtait avec délices la viande crue, les débris de lard et de jambon, de petites bouillies préparées avec du lait en poudre. Enfin, certain jour, elle n'a pas hésité à dévorer un jeune lézard ocellé d'une douzaine de centimètres. Mis en présence l'un de l'autre, les deux antagonistes, l'insectivore et le reptile, se regardaient d'un air si menaçant que pour sauver l'existence de notre musaraigne, nous avons cru devoir intervenir en rendant le lézard inoffensif. Le repas dura plus de deux heures.

Le naturaliste italien Savi qui a eu l'occasion de garder la musaraigne d'Etrurie en captivité, signale que l'animal est très sensible au froid, il s'engourdit au-dessous de 10° pour succomber au-dessous de 6°. Cela vérifie l'hypothèse selon laquelle nous attribuons à la chute de température le décès de notre pensionnaire.

H. H. et D. B.

*Laboratoire d'Histoire Naturelle.  
Faculté de Médecine de Montpellier.*

## BIBLIOGRAPHIE

### OUVRAGES SIGNALÉS

#### ZOOLOGIE

- DAKIN W.J. — *Australian seashores. A guide for the beach-lover, the naturalist, the shore fisherman and the student.* Sydney, 1953. Angus and Robertson, XII et 372 pages. Quelques planches, noires et coloriées, pas de clefs ni de bibliographie.
- PETERS W.A. — *A provisional check-list of the butterflies of the Ethiopian region.* Feltham, 1952, 201 pages.
- ROSEVEAR D.R. — *Checklist and atlas of Nigerian mammals.* Lagos. 1953, 131 pages, 40 planches, cartes de distribution.
- ROUNTREE F.R.G., GUÉRIN R., PELTE S., VINSON J. — *Catalogue of the birds of Mauritius.* Mauritius Institute Bulletin, Volume 3. Part 3, 1952, 155-217.

#### BOTANIQUE

- GOOD R. — *The geography of flowering plants.* New (3<sup>d</sup>) edition, 1953, London, Longmans.
- KUHNER R., ROMAGNESI H. — *Flore analytique des Champignons supérieurs (Agarics, Bolets, Chanterelles), comprenant les espèces de l'Europe occidentale et centrale, ainsi que la plupart de celles de l'Algérie et du Maroc.* Paris, Masson, 1953, 558 pages, 677 figures.

#### ETHNOLOGIE

- TAYLOR C.R.H. — *A Pacific bibliography. Printed matter relating to the native peoples of Polynesia, Melanesia and Micronesia.* Memoirs of the Polynesian Society, Wellington, n° 24, 1951, XXIX et 492 pages.

### ANALYSES

- AUBERT DE LA RUE E. — *Les terres australes.* Paris, Presses Universitaires de France, Collection « Que sais-je », n° 603, 1953, 127 pages, cartes.

L'auteur est certainement celui de nos compatriotes qui a la plus profonde connaissance des îles subantarctiques. Il y a effectué quatre séjours au cours de ces 25 dernières années et il a pu résider aux îles Kerguelen pendant près de deux ans.

C'est dire que les renseignements qu'il nous donne sur les îles du Sud de l'Océan Indien, de l'Atlantique Sud et du Pacifique Sud ont toute la valeur de documents de première main. On ne peut souhaiter meilleure mise au point succincte de ce sujet.

F. BOURLIÈRE.

CAMPBELL B. — *Finding nests*. London, Collins, 1953, 256 pages, 24 planches. Prix : 12 shillings 6 pence.

Ce petit guide, d'un format de poche, contient une foule de détails pratiques sur les caractéristiques de la nidification des Oiseaux résidents de Grande-Bretagne : distribution, saison de reproduction, biotope, emplacement et architecture du nid, meilleures méthodes de nidification et de découverte.

Il est heureux que la grande période de « fièvre oologique » soit maintenant passée en Angleterre; sinon la publication d'un ouvrage de ce type eut risqué de présenter un sérieux danger pour les espèces les plus rares.

F. BOURLIÈRE.

*Congrès préhistorique de France*. C.R. XIII<sup>me</sup> session. Société préhistorique française. Paris 1950. 596 pages, nombreuses illustrations.

Reprenant heureusement la tradition interrompue par la guerre et ses conséquences, la Société préhistorique de France a tenu en 1950 un Congrès dont elle publie le compte rendu. C'est là un ouvrage important dans lequel la diversité des questions traitées montre combien est vaste le domaine de la préhistoire.

Si l'étude des industries, des gravures, des sculptures tient toujours une place de premier plan dans les études préhistoriques, il s'y ajoute des chapitres fort importants sur l'anthropologie naturellement, mais aussi sur le climat, sur la flore, sur la faune, sur tout ce qui a trait au milieu naturel et à son évolution.

La stratigraphie occupe maintenant une place essentielle. A son sujet, je crois devoir signaler tout particulièrement l'étude de l'abbé Breuil sur les coquilles fossiles du quaternaire, d'après ses propres observations et celles de A.S. Kennard : elle constitue en réalité une mise au point de la stratigraphie du Quaternaire encore jamais réalisée.

Ce volume nous présente ainsi la préhistoire sous son aspect moderne : elle n'est plus le fait de simples amateurs fouillant au petit bonheur grottes et tumulus. Elle est maintenant en possession de méthodes particulières, de directives générales. Mais elle n'en est pas pour cela le fait de spécialistes étroits. Il est impossible à un seul homme de connaître tout ce qui est nécessaire pour se livrer à des études très complètes. Aussi est-ce en groupant des personnalités de tendances et de connaissances très diverses que la Société préhistorique permet le progrès dans les questions qui l'intéressent et dans son sein les amateurs d'histoire naturelle, non seulement ne sont pas dépayés, mais ont un rôle intéressant à jouer.

Ed. DECHAMBRE.

DICE L.R. — *Natural Communities*. Ann. Arbor. University of Michigan Press. 1952, X-547 p., 52 figures.

Jusqu'ici il n'existait que fort peu d'ouvrages permettant au débutant de se familiariser avec les concepts de base de l'écologie moderne. Les petits volumes de C. Elton et de F.S. Bodenheimer commencent déjà à être anciens, et s'ils mettent fort bien en évidence certaines idées fondamentales, négligent délibérément toute une série de problèmes. Le livre de Tischler, plus récent, a l'avantage de résumer toute une série de travaux publiés en langue allemande mais ne couvre également qu'une toute petite partie de ce vaste sujet. Quant au grand traité de A.W.C. Allee, A.E. Emerson, O. Park, T. Park et K.P. Schmidt, paru en 1949, il constitue un vaste

compendium de la littérature anglo-saxonne récente, mais de par sa longueur même, il ne mérite guère son titre de « Principes d'écologie animale ». C'est un ouvrage de référence précieux pour le chercheur, mais l'étudiant ou le débutant ont peine à retrouver les principes eux-mêmes au milieu de cette masse de documents.

C'est donc avec plaisir que l'on voit paraître aujourd'hui un manuel beaucoup plus « aéré » et beaucoup plus lisible, exposant de façon extrêmement didactique l'essentiel de ce qu'il faut connaître sur l'écologie des principales biocoenoses. Ce livre est, en effet, manifestement conçu pour des étudiants et son style, comme la typographie utilisée par l'éditeur, sont bien faits pour satisfaire le besoin de clarté de tout débutant. L'auteur n'a pas cru devoir insister longuement sur les problèmes d'autécologie qu'il traite rapidement en un seul chapitre, mais il consacre l'essentiel de son livre à la synécologie, c'est-à-dire à l'étude des « communautés naturelles » ou biocoenoses. On pourra discuter sur certains points de terminologie et critiquer le choix de certains exemples, mais il n'en demeure pas moins que le tableau que l'auteur dresse des interactions entre membres des diverses communautés et de leur mécanisme est, dans l'ensemble, excellent. Certains chapitres, comme ceux consacrés aux méthodes d'étude quantitative et qualitative des populations, aux fluctuations de ces mêmes populations, à la notion de domaine vital et de territoire, au problème de l'équilibre écologique des biocoenoses et à leur évolution, sont particulièrement réussis.

Les exemples choisis sont bien entendu empruntés surtout à la faune et à la flore de l'Amérique du Nord, et seront de ce fait moins familiers au lecteur européen qu'aux étudiants de l'Université de Michigan; néanmoins Dice a fait un méritoire effort pour sortir de l'isolement intellectuel dans lequel se complaisent trop de ses compatriotes et a, par exemple, recouru plusieurs fois aux travaux de l'école écologique russe contemporaine. Le seul reproche sérieux que l'on puisse faire à ce livre est la lenteur avec laquelle il a été imprimé car, paru en fin 1952, sa préface est datée d'octobre 1949. Un certain nombre de travaux récents sont donc passés sous silence, et le fait est regrettable.

Il n'en demeure pas moins que ce manuel rendra de très grands services à tous ceux qui veulent s'efforcer de comprendre le mécanisme des multiples interactions qui gouvernent les adaptations et l'évolution du monde vivant.

F. BOURLIÈRE.

DYHRENFURTH G.O. — *L'Himalaya, troisième pôle*. Paris, Payot, 1953, Bibliothèque géographique, 244 pages, 10 croquis, 16 photographies. Prix : 900 francs.

Voici enfin une remarquable et objective histoire des expéditions qui se soit attaquées jusqu'ici aux « 8.000 » de l'Himalaya. *Zum dritten Pol* est en effet l'œuvre d'un savant de réputation internationale qui a lui-même beaucoup travaillé dans l'Himalaya et pour qui la haute montagne paraît avoir un intérêt à la fois géologique et sportif.

Avec une remarquable objectivité et beaucoup d'esprit critique, Dyhrenfurth retrace l'histoire des expéditions qui se sont attaquées à l'Everest, au K2, au Kangchendzönga, au Lhotsé, au Makalu, au Cho Oyu, au Dhaulagiri, à l'Annapurna, au Manaslu, au Shisha Paugma, au Nanga Parbat, au Hidden Peak, au Broad Peak et au groupe du Gasherbrum. Itinéraires, équipement, résultats géologiques sont discutés, sans que le livre tombe pour cela dans une sécheresse trop technique; c'est qu'en effet les hauts faits et les actes

d'héroïsme ne manquent pas, chaque massif ayant maintenant ses morts et ses héros.

Un appendice du traducteur retrace l'histoire des dernières expéditions suisses et anglaises à l'Everest; la dernière ayant enfin abouti à la conquête du sommet le 29 mai 1953.

Une excellente bibliographie et des tableaux des sommets de plus de 7.000 mètres conquis à ce jour complètent utilement l'ouvrage.

F. BOURLIÈRE.

LOCKLEY R.M. — *Puffins*. London, Dent, 1953, XI et 186 pages, 16 pages de photographies, frontispice en couleurs, dessins et cartes. Prix : 18 shillings.

Tous les ornithologistes se souviennent du délicieux ouvrage (*Shearwaters*, Dent, 1942) que l'auteur a consacré il y a dix ans à la biologie du Puffin des Anglais. Ce livre est en effet devenu l'une des monographies d'espèces qui méritent d'être considérées comme des classiques de l'ornithologie moderne. Ecrit dans un style alerte — et parfois plein d'umour — ce petit livre était néanmoins plein de faits nouveaux de première importance.

Cette nouvelle monographie de R.M. Lockley, consacrée cette fois-ci au Macareux, se présente à première vue de façon tout à fait comparable : même format, reliure analogue, illustration abondante. Néanmoins cette monographie ne me semble pas pouvoir être mise sur le même pied que la précédente. Le Macareux paraît en effet constituer un sujet d'observation moins « facile » que le Puffin des Anglais — bien que l'on serait plutôt porté à penser le contraire à première vue. Et l'auteur n'a probablement pas pu lui consacrer autant de temps qu'à *Puffinus puffinus*. Les chapitres sur l'arrivée des oiseaux à leurs lieux de nidification, sur les parades sexuelles et sociales et sur le régime contiennent des faits intéressants, mais le fait que le comportement du couple baptisé « Frater » et « Cula » n'a pas pu être suivi pendant plusieurs années limite beaucoup la portée des hypothèses de l'auteur.

Les planches contiennent quelques bonnes photographies, mais certains dessins au trait sont un peu trop « anthropomorphiques ».

F. BOURLIÈRE.

MAIRE R. — *Flore de l'Afrique du Nord. Volume 2. Monocotyledonae: Glumiflorae (Gramineae: sf. Pooideae p.p.)*. Paris, 1953, *Encyclopédie biologique*, vol. 45, P. Lechevalier, 374 pages, 198 figures. Prix : 3.500 francs.

Nous avons déjà rendu compte dans notre revue du premier volume, paru en 1952, de cette précieuse flore. Ce second tome continue l'étude des Gramineae et présente les mêmes qualités que son prédécesseur. Il faut seulement espérer que la publication de cette flore monumentale en 20 volumes pourra se faire à un rythme plus rapide car, dans le cas contraire, les derniers volumes auraient beaucoup de chances de se trouver quelque peu vieillissés lors de leur publication.

F. B.

MAYR E., LINSLEY E.G., USINGER R.L. — *Methods and principles of systematic zoology*. New-York, McGraw Hill, 1953, IX-328 pages, 45 figures. Prix : 6 dollars.

On ne peut trouver meilleure preuve du renouveau général d'intérêt qui se manifeste depuis quelque temps en faveur de la zoologie systématique que la publication de ce petit volume.

Trois auteurs bien connus par l'intérêt qu'ils portent depuis une quinzaine d'années au développement de cette « nouvelle systématique » — dont le livre classique de Julian Huxley a marqué en 1940 la naissance — ont uni leurs efforts pour rédiger un manuel essentiellement pratique destiné à indiquer clairement les buts et les méthodes de la systématique moderne.

Ce livre est divisé en 3 parties, inégales quant à leur longueur, mais aussi importantes en pratique les unes que les autres : l'histoire et les bases génétiques et écologiques de la systématique actuelle (Première partie), les méthodes de récolte, de détermination, de description des formes nouvelles, y compris quelques rudiments de statistique biologique, et des indications sur le style et la présentation typographique des publications et la technique des dessins (Partie 2). L'ouvrage se termine enfin par un long mais très clair exposé des principes de la nomenclature avec d'intéressantes discussions sur le principe de priorité, l'importance des Types et les règles à suivre pour le choix de nouveaux noms (Partie 3). Un très utile glossaire des différents termes employés termine l'ouvrage.

Si ce manuel ne contient aucune idée fondamentalement nouvelle, il n'en deviendra pas moins indispensable au travail quotidien de bien des zoologistes.

F. BOURLIÈRE.

MORLEY D.W. — *Ants. The New Naturalist Monograph*, n° 8, London, Collins, 1953, XII-179 pages, 27 photographies, 50 dessins et cartes. Prix : 18 shillings.

Cette nouvelle monographie de la série *New Naturalist* constitue une introduction élémentaire à la systématique et à la biologie des fourmis de Grande-Bretagne.

Après une courte introduction anatomique, l'auteur dresse un tableau succinct de la répartition et des particularités écologiques des 27 espèces de fourmis de la faune anglaise. Suivent deux courtes pages sur les espèces introduites, 19 pages sur l'expérimentation en myrmécologie, 7 pages sur les myrmécophiles et cinq sur la récolte des fourmis. Les appendices contiennent une clef de détermination illustrée et d'excellentes cartes de distribution.

A notre avis, l'intérêt de ce livre pour le lecteur français est beaucoup moindre que celui du récent volume de A. Raigner *Vie et mœurs des fourmis*, que nous avons récemment analysé dans cette revue.

F. BOURLIÈRE.

MERY F. — *Avoir un chien*. 285 pages, Presses Denoël d'aujourd'hui. Paris, 1953.

Les trop nombreuses personnes qui, désireuses de se procurer un Chien n'ont aucune notion des soins les plus élémentaires dont celui-ci doit faire l'objet, trouveront dans ce livre les indications pratiques les plus détaillées répondant aux nombreuses questions : Comment le choisir ?... Comment le connaître ?... Comment le nourrir ?... Comment l'éduquer ?... etc... et enfin Comment le défendre ? et Comment le rendre heureux ?

D'amusants dessins d'O'Klein illustrent cet ouvrage agréable à lire.

Ed. DECHAMBRE.

RICHARDS O.W. — *The social insects*. London, Macdonald, 1953, XIII-219 pages, 12 figures dans le texte, 51 photographies hors texte. Prix : 15 shillings.

L'auteur de ce petit livre élémentaire sur les insectes sociaux est bien connu pour ses travaux personnels sur les guêpes sociales d'Amérique du Sud, qu'il a étudié au cours de deux missions en Guyane britannique.

Il n'est donc pas étonnant de constater que près de la moitié du volume soit consacré aux Vespides et aux Apides. Les fourmis sont par contre traitées beaucoup plus sommairement en une cinquantaine de pages. Quant aux termites, ils se contentent de 22 pages !

N'est-il pas dangereux de simplifier ainsi à l'excès l'exposé de questions complexes ?

F. B.

SEVERN WILDFOWL TRUST. — *Fifth annual report, 1951-52*. Edited by Peter Scott. London, Country life (1953. 191 pages, 3 planches coloriées, 63 photographies, figures et cartes dans le texte. Prix : 10 shillings.

Ce nouveau volume atteste le remarquable développement de l'Institution mise sur pied il y a quelques années par Peter Scott, pour l'étude et la protection des Anatidae.

La partie « administrative » de ce rapport montre la richesse actuelle des collections vivantes du Severn Wildfowl Trust : 963 spécimens représentant 136 espèces et sous-espèces, plus 33 hybrides interspécifiques au 30 avril 1952 ! De nombreuses espèces rares se multiplient ainsi en d'excellentes conditions, en particulier l'Oie d'Hawaï (*Branta sandvicencis*) — dont on ne connaît à l'heure présente que 45 représentants vivants, dont 12 au Severn Wildfowl Trust (9 jeunes élevés en 1952).

La partie scientifique comporte tout d'abord de nombreuses études faites lors du passage des migrateurs sur les terrains du Trust, et la liste des reprises des individus bagués à cette occasion.

Le chapitre le plus intéressant de ce volume est cependant celui qui est consacré à l'expédition entreprise en Islande pour l'étude de la population nidificatrice d'*Anser brachyrhynchus*, pendant l'été de 1951. Une intéressante tentative de dénombrement de cette population a été faite et de nombreux détails écologiques originaux sont donnés.

L'ouvrage se termine par trois excellentes planches coloriées représentant les espèces anglaises des genres *Netta*, *Aythya*, *Aix* et *Somateria*.

F. BOURLIÈRE.

STEERS J.A. — *The sea coast*. London, *The New Naturalist*, Vol. 25, 1953, Collins, XII et 276 pages, 10 photographies en couleurs, 24 photos en noir, 52 cartes et schémas. Prix : 25 shillings.

Ce volume est le troisième consacré par *The New Naturalist* aux côtes anglaises. Le premier, le classique *Sea shore* de Yonge, décrivait les diverses associations de la zone intercotidale; le second, les *Flowers of the coast* de Ian Hepburn, était consacré aux plantes et formations végétales particulières aux rivages marins. Voici maintenant un ouvrage consacré à la géographie physique et à la géologie de ces mêmes rivages. Le sujet est en apparence plus sévère et on ne peut qu'admirer a priori le courage des éditeurs qui ont accepté d'introduire un sujet aussi « aride » en apparence dans une collection à grand tirage.

L'auteur, professeur de géographie à l'Université de Cambridge,

mérite cependant pleinement la confiance qui lui a été faite et a réussi à écrire un livre remarquablement clair et suggestif. Après avoir consacré les quatre premiers chapitres au rappel de notions géologiques et océanographiques nécessaires à une meilleure compréhension des faits, il aborde (chapitres 5 à 7) la description des côtes anglaises et de chacune des particularités qu'elles présentent. L'ouvrage se termine par un remarquable exposé (chapitres 8 et 9) sur les modifications préhistoriques et historiques des rivages de Grande-Bretagne.

L'illustration dans le texte est abondante et bien choisie; les photographies en noir sont particulièrement remarquables, mais les photos en couleur ne sont malheureusement pas si bien « venues » que dans les autres volumes de cette série.

F. BOURLIÈRE.

TINBERGEN N. — *Social behaviour in animals, with special reference to Vertebrates*. London, Methuen's Monographs on Biological Subjects, 1953, XI-150 pages, 69 figures, 8 planches. Prix : 12 shillings 6 pence.

Tous ceux qui ont lu la récente traduction française de l'ouvrage princeps du Docteur N. Tinbergen (*L'étude de l'instinct*, Paris, Payot, 1953) retrouveront avec plaisir dans le présent ouvrage un exposé condensé des idées favorites de l'auteur sur le comportement inné des animaux. Conformément à la tradition des petites *Monographs* de la collection Methuen, le sujet est traité de façon concrète et très claire et les nombreuses figures qui illustrent le texte contribueront encore à populariser la notion de « déclencheur » dans un très vaste public.

F. B.